HISTOIRE DE MADAME ÉLISABETH DE FRANCE, SOEUR DE LOUIS 16...

Digitized by Google

86-6469-32

Patent XLIV 226

0340

HISTOIRE

DE MADAME

ÉLISABETH

ELISABETH
Philipine-Marie-Hélène
de France.

NAPOLI

HISTOIRE

DE MADAME

ÉLISABETH

DE FRANCE,

SŒUR DE LOUIS XVI,

AVEC des détails sur ce qui s'est passé dans l'intérieur des Châteaux de Versailles et des Tuileries ; et ce qui lui est arrivé de plus remarquable pendant sa détention au Temple, auxquels on a joint un grand nombre de lettres écrites par elle-même ;

PAR Mme. GUÉNARD.

Tome I.

A PARIS,

CHEZ LEROUGE, Imprimeur, cour de Rohan, passage du Commerce, quartier St.-André des Arcs.

1802

BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III" NAPOLI

HISTOIRE

DE MADAME

ÉLISABETH

DE FRANCE,

SŒUR DE LOUIS XVI.

Vous qui respectez la vertu ; vous qui savez qu'elle n'est grande et sublime qu'autant que, remontant à sa source, elle s'appuie sur les principes éternels d'une religion dont la philosophie du siècle a inutilement cherché à saper les fondemens : c'est pour vous que je reprends la plume.

Une grande tâche m'est imposée, elle est peut être au-dessus de mes forces : mais s'il falloit une plûme mieux exercée que la mienne pour la remplir dignement, il est impossible de trouver un cœur plus pénétré que le mien de vénération pour madame Elisabeth-Philippe-Marie-Hélene de France, née à Versailles le 3 mai 1764, dont j'entreprends d'écrire la vie.

Ce n'est pas comme petite-fille de 32 rois, que je veux la montrer aux yeux de ceux qui liront cet ouvrage : cette gloire qui naguère éblouissoit le peuple français, s'est évanouie avec le trône, dont elle tiroit son éclat : ce n'est point comme issue par sa mère de l'il-

lustre Witikind, que je veux forcer à lui rendre hommage. Quelque grands qu'aient été ses ancêtres, leurs dignités, leur éclat, ont été ensevelis dans la nuit du tombeau: ils ont, il est vrai, laissé à leurs descendans, l'obligation de suivre leur carrière; et les lauriers de Maurice crûrent à l'ombre des cyprès qui ombragent les tombes des héros de sa race. Mais les vertus de ces guerriers fameux, si brillantes aux yeux des hommes, disparoissent devant Dieu, pour qui les querelles des rois, les guerres qu'elles occasionnent, sont moins que ne sont pour nous les combats des plus petits insectes; tandis que les vertus sociales et religieuses de madame Elisabeth, lui

ont acquis une couronne immortelle.

Elle étoit fille de Louis, Dauphin de France, et de Marie-Joséphine de Saxe, sa seconde femme, dernier fruit de l'union la plus tendre et la plus vertueuse ; son berceau fut couvert de crêpes funèbres ; et destinée au sort le plus terrible, à son entrée dans la pénible carrière de la vie, elle perdit les auteurs de ses jours. Qu'il me soit permis, avant de tracer les principaux événemens de la vie de cette vertueuse princesse, de jeter quelques fleurs sur le tombeau de ses augustes parens.

Louis, Dauphin de France, fils de Louis XV, née à Versailles le

4 septembre 1729, avoit été marié, le 23 février 1745, à Marie-Thérèse-Antoinette-Raphaelle, Infante d'Espagne. Dans une ame aussi aimante que celle de M. le Dauphin, dont la vertu et la piété dirigeoient, non-seulement les actions, mais commandoient à ses sentimens, l'attachement qu'il conçut pour son auguste compagne, devoit être aussi vif que tendre. Il est si doux de trouver ses plaisirs dans l'accomplissement de ses devoirs ! Aussi M. le Dauphin aimoit son épouse, comme un amant chérit son amante ; et la seconde année de cette union n'étoit pas écoulée, que la Parque en trancha les nœuds. Madame la Dauphine mourut le 22 juillet 1746,

trois jours après avoir donné la naissance à une princesse qui suivit sa mère au tombeau. Jamais douleur ne fut plus profonde que celle de M. le Dauphin : il sembla que la mort de ce premier objet de ses affections, anéantiroit ses facultés morales. Il fuyoit toute société : enfermé dans son appartement, il ne prenoit plus aucune part aux intérêts de la terre, où sa bien-aimée n'étoit plus. Il se fût trouvé heureux, si on lui eut permis de la pleurer, le reste de ses jours. Mais les enfans des rois, dont on vanta la puissance, plus esclaves que le dernier de leurs sujets, n'ont pas même la triste douceur de gémir en liberté sur la tombe de leur compagne. Peu importe à

l'état qu'ils soient heureux ou non dans leur intérieur, il faut qu'ils laissent un successeur, pour éviter les guerres qui pourroient résulter de la vacance du trône. Ainsi, malgré les justes et douloureux regrets de M. le Dauphin, il fut décidé dans le conseil qu'il passeroit à de secondes noces.

Ah! ne vous pressez pas de rallumer les flambeaux de l'hymen; n'avancez point, par vos vœux, la naissance de ces enfans : tous seront devoués au sort le plus funeste. Cependant, la France retentit de cris d'alégresse, on s'empresse sous les pas de la nouvelle Dauphine; c'est elle qui donnera des petits-fils à Louis le bien-aimé.

Qui ne croiroit pas qu'ils seront l'objet de l'amour de cette nation si connue par son attachement au sang de ses rois ! Et cependant un demi-siécle changera cette affection en haine ; et je le repète, aucun de ceux qui naîtront de ce mariage, n'échapperont à la mort ou à la proscription.

Cependant, M. le Dauphin qui croit que de sa postérité dépend la tranquillité et le bonheur d'un peuple qu'il aime, consent à unir sa destinée à la fille du roi de Pologne ; mais au moment de l'entrevue avec la princesse, la mémoire d'une épouse adorée lui arrache des larmes : il se détourne pour les dérober à celle qu'il craint d'of-

fenser par sa douleur. Madame la Dauphine, quoique très-jeune encore, avoit déjà une grande connoissance du cœur humain. Elle sut profiter de la sensibilité de son époux pour s'en faire aimer ; et loin de paroître blessée des pleurs que des souvenirs douloureux arrachoient à son époux, elle lui dit qu'elle ne lui demandoit que de ne point se contraindre, qu'elle recueilleroit ses larmes : trop heureuse si un jour elle pouvoit mériter un attachement aussi tendre.

M. le Dauphin pénétré de reconnoissance pour les sentimens que lui montroit sa nouvelle épouse, ne put lui refuser l'amitié la plus sincère ; et peu à peu l'habi-

tude, la connoissance de ses qualités aimables, et sur-tout l'estime, formèrent entre eux l'attachement le plus vrai et le plus tendre : s'il n'avoit pas la vivacité de l'amour, il n'en avoit pas non plus l'inconstance ; jamais couple ne fut si parfaitement uni. Au milieu d'une cour où le vice commençoit à marcher la tête levée, M. le Dauphin et madame la Dauphine donnoient l'exemple de toutes les vertus domestiques et chrétiennes, ils ne se quittoient presque point ; et lorsque de petits bourgeois n'osoient se montrer ensemble en public, dans la crainte du ridicule, les seconds personnages de l'Etat faisoient gloire de s'aimer comme de simples artisans.

Une anecdote dont je suis certaine, prouve à quel point madame la Dauphine étoit une bonne et respectable épouse ; et quoiqu'elle ne soit peut-être pas de la dignité de mon sujet, je la rapporterai, parce qu'elle sert d'appui à ce que je viens de dire. M. le Dauphin tomba malade de la petite vérole en 1752. Les médecins de la cour qui craignoient, en s'en rapportant à leurs seules lumières, d'être responsables à la nation d'une tête si chère, appelèrent les plus celèbres de Paris, entre autres M. Pousse, homme aussi connu par sa science que par la rudesse de ses manières. Madame la Dauphine ne quittoit pas un instant la chambre du malade, et le servoit avec

un zèle infatigable ; pour que rien ne la gênât dans les soins que son cœur lui dictoit, elle étoit en petite robe, avec un grand tablier blanc. Pousse, que son humeur plus que franche éloignoit de la cour, ne connoissant pas même les personnes de la famille royale, demanda au premier médecin quelle étoit cette petite femme qui avoit l'air si familier avec M. le Dauphin, et qui devinoit tout ce qu'il desiroit ? — C'est madame la Dauphine, lui répondit M. Senac.—Ah ! pour celui-là je m'en serois si peu douté, que je la prenois pour une sœur de la charité.

Madame la Dauphine avoit pour les éminentes qualités de son époux,

la plus profonde vénération. Plus à portée qu'un autre d'apprécier ce prince, que la position délicate d'héritier présomptif empêchoit de se montrer tel qu'il eût été s'il fut parvenu à la couronne, elle jugeoit qu'il seroit un sage sur le trône, et cherchoit à mériter par l'exercice constant de ses devoirs, le bonheur que le ciel lui avoit départi en l'unissant au plus vertueux et au plus aimable des hommes. De son côté le prince l'aimoit uniquement ; et sa fécondité, source de l'alégresse publique, la rendoit la princesse la plus heureuse de la terre.

Mais les jours de prospérités étoient passés, et l'ange de la mort

alloit planer sur cette auguste maison. Madame la Dauphine avoit donné six princes à la France; deux étoient morts au berceau. Il en restoit quatre, tous d'une figure charmante, et ils faisoient les délices de leurs augustes parens par leurs graces et leur esprit. On ne m'accusera pas dans cet éloge d'une basse flatterie; deux sont descendus dans la nuit du tombeau, les autres n'existent plus pour la France: mais c'est pour rendre hommage à la vérité que je dis qu'il n'est point de mère qui ne se fût enorgueillie de se voir renaître dans des enfans aussi aimables, et annonçant des qualités précieuses.

On a souvent remarqué que les

princes paroissent bien plus intéressans dans leurs premières années, qu'ils ne le sont lorsqu'ils ont atteint l'âge de maturité; me sera-t-il permis d'en indiquer la cause par une comparaison ? Une plante rare est confiée aux plus habiles jardiniers : leur réputation est attachée à la faire croître : ils y mettent les soins les plus extrêmes, la préservent des intempéries de l'air, l'arrosent chaque jour, la fortifient par les engrais qui lui sont propres. Enfin, elle est arrivée à sa croissance, et prête à porter les fleurs qui doivent l'embellir ; ils la remettent à celui qui les en avoit chargés : alors, on l'expose aux regards des curieux, on ne la garantit plus du souffle brûlant du midi ;

tout occupé de l'admirer, on néglige les précautions qu'elle exige encore. Bientôt elle languit, se sèche, et périt sans avoir réjoui les yeux par la brillante parure de Flore : ou si elle doit aux premiers soins quelle a reçus, ce frivole avantage, au moins ne la verra-t-on point s'enrichir des dons de Pomone. La plante rare, c'est le jeune prince ; les jardiniers habiles, les hommes éminens en science et en vertus, qui sont chargés de son éducation. Tout prospère par leurs soins, les qualités se développent rapidement, et l'homme paroît dans les jours de l'enfance : mais à 15 ans, âge si funeste par la fougue des passions, il quitte ses sages instituteurs, il est livré aux regards d'une cour

toujours perverse, le souffle empoisonné de la flatterie détruit les plus sages institutions, les vertus disparoissent ; et les vices, triste maladie de l'homme moral, reprennent leur empire. Cet être qui dans son enfance avoit fait le charme et l'espoir des nations, en devient quelquefois le fléau.

La religion seule pourroit conserver la vertu dans leurs cœurs. M. le Régent disoit : s'il n'y avoit point de religion, j'en fonderois une pour le peuple ; et moi je dis qu'elle est encore plus nécessaire dans ceux qui gouvernent. M. le Dauphin étoit persuadé de cette vérité, et tous ses soins se portoient à faire de ses fils, des princes

animés du véritable esprit du christianisme. Ce ressort si utile avoit été d'une grande ressource pour vaincre le caractère violent et hautain de M. le duc de Bourgogne. Lorsqu'on eut détruit ces deux vices, il ne resta dans cet être privilégié de la nature, que des qualités si étonnantes, qu'on n'a jamais vu avant lui un enfant de 9 ans parvenu à cette perfection ; aussi étoit-il l'amour et la félicité de M. le Dauphin. Cependant, une maladie cruelle couvoit dans son sein : la crainte d'affliger ceux qui l'aimoient, lui fit longtemps dissimuler les maux qu'il souffroit, mais enfin il succomba sous le poids de la douleur; et après avoir subi l'opération la plus cruelle, il languit plusieurs mois, et expira

le 18 mars 1760, à l'âge de 9 ans, regretté de la France entière, parce qu'il avoit dans un âge aussi tendre (comme le dit M. le Franc de Pompignan) rempli sa carrière en homme : sans être parvenu au trône, il s'étoit montré digne de régner; sans avoir fait de grandes choses, il avoit été un grand prince, il avoit souffert en héros et étoit mort comme un saint.

Qui pourroit peindre la profonde douleur d'un père et d'une mère qui avoient mis dans cet enfant leurs plus chères espérances ? En vain trouvoient-ils dans les trois fils qui leur restoient, de grands moyens de consolation. Un pressentiment dont ils ne pouvoient se rendre

compte, sembloit leur dire qu'avec l'ame énergique de leur fils aîné, s'étoit éteinte la gloire de leur maison : en effet ; si c'eut été le duc de Bourgogne qui eût succédé à Louis XV, la couronne seroit restée sur son front : mais le ciel dont les décrets s'accomplissent, quelles que soient les vues des hommes, permit que ce prince, qui eût par la fermeté de son caractère déjoué les manœuvres des intrigans, périt, et laissât à son frère le fardeau de la royauté.

Louis XVI, alors duc de Berri, annonçoit dès son enfance ce qu'il fut toute sa vie. Bon sans avoir cette affabilité qui séduisoit dans le comte de Provence, il n'avoit rien de

brillant, mais étoit appliqué à l'étude, et aimoit la vertu par un attrait naturel; s'il eut été à la seconde place, sa loyauté auroit servi de rempart contre les brigues : heureux le roi qui l'auroit eu pour premier prince du sang ! il auroit été bien certain qu'il n'eût point intrigué pour se placer au rang suprême.

Monsieur le comte de Provence et son frère le comte d'Artois enchantoient par la vivacité de leurs reparties; ils étoient les enfans chéris de madame la princesse de Marsan, gouvernante des enfans de France. Madame Clotilde, née quelques mois avant la mort de M. le duc de Bourgogne, partageoit les soins de cette

dame, et gagna bientôt toutes ses affections par la douceur et la docilité de son caractère.

Trois ans s'étoient écoulés depuis que M. le Dauphin avoit perdu son premier né : il sembloit que la douleur que madame la Dauphine en avoit éprouvée, eût détruit en elle la fécondité. Cependant, vers la fin de 1763, les médecins annoncèrent qu'elle alloit encore être mère, et elle donna le jour à madame Elisabeth, le 23 mai 1764. Sa naissance fut un bienfait pour son frère le duc de Berri, dont elle étoit destinée à adoucir les infortunes qu'elle devoit partager ; mais on étoit loin à cette époque d'imaginer le sort qui étoit préparé à cette tendre victime de l'amour fraternel.

Lorsque M. le Dauphin vint à Paris avec son épouse remercier Dieu de la naissance de madame Élisabeth, le Parisien, qui alors se portoit en foule sur les pas de la famille royale, remarqua avec douleur que ce prince qui avoit toujours été d'un embonpoint prodigieux, étoit tout à coup maigri d'une manière étonnante; cependant, il n'éprouvoit encore aucune souffrance: maisbientôt après il fut attaqué d'une toux presque continuelle; et malgré les soins et l'art des médecins, la pulmonie se déclara, et rien ne put l'arracher au trépas : il mourut à Fontainebleau à la fin de 1765. Madame la Dauphine ne lui survécut que 15 mois; et madame Elisabeth avoit perdu son père et sa mère,

qu'elle n'avoit pas encore atteint sa troisième année.

Privée des plus doux sentimens de la nature, et ne connoissant de ses parens que la mémoire qui se conserve encore de leurs hautes vertus, son cœur s'ouvrit à l'amour fraternel qui devint sa passion dominante. Elle aimoit ses trois frères avec la plus vive tendresse ; mais ses plus chères affections étoient dès son enfance pour le Duc de Berri, devenu Dauphin : il sembloit qu'elle prévoyoit déjà combien elle lui seroit nécessaire.

Madame la Dauphine avoit en mourant recommandé les deux princesses à madame de Marsan, plutôt comme à son amie que comme à leur

à leurgouvernante. Elle remplit cette tâche importante avec un zèle infatigable ; aussi son illustre élève, la reine de Sardaigne, atteste, par les vertus dont elle est ornée, le mérite supérieur de son institutrice. Il faut convenir que la nature avoit tout fait pour cette aimable princesse, douée de cette sensibilité si rare dans le rang suprême. La crainte d'affliger celles qui prenoient soin de son enfance, la rendoit attentive à tout ce qu'on lui disoit. Elle sembloit deviner ce qu'elle avoit à faire pour remplir ses devoirs. Appliquée à ses exercices, elle réussissoit à tout ce qu'elle vouloit entreprendre. Enfin, on pouvoit dire qu'elle étoit née ce que son frère le duc de Bourgogne étoit devenu, par l'empire qu'il

avoit pris sur lui-même. Aussi étoit-elle généralement aimée de tous ceux qui l'approchoient.

Il n'en étoit pas de même dans les premières années de madame Elisabeth. Née avec des passions violentes, la moindre contradiction dans son enfance la révoltoit ; et celle que nous verrons à la fin de cet écrit supporter avec une patience angélique les traitemens les plus barbares, à l'âge de 4 à 5 ans trépignoit de colère si une de ses femmes ne lui apportoit pas à l'instant ce qu'elle demandoit. Fière de sa haute naissance, elle auroit voulu que tout pliât devant elle. Elle dédaignoit d'apprendre ; parce que, disoit-elle, tant d'hommes pensent

pour les princes, que ce n'étoit pas la peine qu'ils se fatigassent inutilement. Madame de Marsan qui voyoit une extrême différence entre les deux sœurs, ne pouvoit se défendre de marquer quelques préférences à l'aînée ; madame Elisabeth s'en apperçut, et la jalousie vint ajouter ses poisons à l'opiniâtreté de son caractère. Cependant, à peine sortie du berceau, elle avoit la discrétion d'un vieux courtisan. Aussi sut-elle commander à ses mouvemens, et à peine s'apercevoit-on du chagrin qu'elle éprouvoit d'être moins aimée que sa sœur. Il lui échappa cependant un jour de dire à la gouvernante des enfans de France, qui lui avoit refusé quelque chose qu'elle desiroit : *Si ma*

sœur Clotilde vous l'eut demandé, elle l'auroit obtenu.

Madame Elisabeth parut pour la première fois en grand habit aux mariages des princes qui précédèrent celui de M. le Dauphin. Quoiqu'elle ne promit pas d'être aussi belle que sa sœur, sa physionomie étoit agréable; et pour ceux qui n'étoient pas de l'intérieur de l'éducation, ses défauts n'existoient pas, parce qu'ils étoient ceux que l'adulation érige en vertus. Dans les grands, nés pour commander, on trouve qu'en eux le ton impérieux est dignité. Fait pour que tout vole au-devant de leurs desirs, il paroît tout simple qu'ils marquent un extrême mécontentement pour peu

qu'on mette de lenteur à exécuter leurs ordres. Il appartenoit à madame la baronne de Makau, sous-gouvernante des enfans de France, femme du plus grand mérite, de savoir ployer le caractère de cette princesse, et de développer ses rares qualités qui, sans les soins de cette dame, fussent demeurées incultes. J'ai déjà, dans un autre ouvrage, esquissé le portrait de cette femme supérieure; mais elle existoit encore, et l'amitié dont elle honoroit ma famille, ne me permit pas alors de rendre avec une exacte vérité tout le bien que je pensois d'elle: la crainte qu'elle ne m'accusât de flatterie et de blesser sa modestie, m'imposoit silence. Mais aujourd'hui qu'elle a reçu la récom-

pense de ses vertus, et qu'elle est réunie à son auguste élève, je puis la montrer sous ses véritables traits, et faire connoître en elle l'objet le plus rare; une femme qui sut, vivant à la cour, dont les bienfaits lui étoient nécessaires pour l'établissement de sa famille, y conserver dans les temps les plus difficiles la faveur, sans jamais flatter les princes dont elle élevoit les enfans comme les siens, ne leur passant aucun défaut, sachant s'en faire craindre, et cependant aimer les leçons de vertu qui avoient dans sa bouche une autorité qui tenoit leur principale force de l'exemple. Jamais femme n'avoit rempli ses devoirs avec une plus scupuleuse attention; née avec un esprit supérieur,

elle avoit une dignité dans toutes ses manières qui ne permettoit pas de l'approcher sans respect : aussi prit-elle sur l'esprit de la petite princesse un empire que personne n'avoit eu jusqu'alors. Madame de Makau, sensible avec l'extérieur le plus froid, se fit bientôt aimer de madame Elisabeth, qui n'avoit pas encore rencontré un cœur qui s'intéressât réellement à elle. Dès que la princesse aimât sa sous-gouvernante, et qu'elle fût sûre d'en être aimée, elle chercha à lui plaire. Elle supporta sans humeur les remontrances de celle qu'elle regardoit comme sa mère ; elle goûta la morale qu'elle lui enseignoit, parce qu'elle n'étoit point de contradiction avec la vie de

celle qui l'instruisoit. Elle reconnut la sublimité de la religion professée sans cagotisme par madame de Makau qui lui en démontroit la vérité ; elle pensoit, comme je l'ai dit, que la religion peut seule rendre les grands solidement vertueux, parce qu'il n'y a qu'elle qui leur apprenne que tous les hommes sont égaux aux yeux de Dieu, qui préfère un simple berger remplissant ses devoirs, à un roi qui néglige les siens. Quelles ressources ne trouva-t-elle pas dans cette religion sainte pour détruire dans madame Elisabeth, l'orgueil, ce poison de toutes les vertus, parce qu'il en ôte tout le prix aux yeux de Dieu et des hommes !

On vit cette jeune Princesse

changer tout-à-coup : reconnoissant dans ceux qui la servoient les enfans du père de la Nature, elle ne se crut plus permis de les traiter avec hauteur ; elle ne perdit pas la dignité qui appartenoit à son rang, dignité qui étoit nécessaire à l'appui du trône : mais elle sut la tempérer par une douceur affable qui lui concilia les cœurs. Elle apprit encore de sa sage institutrice que l'homme ne peut être inutile sur la terre, sans troubler l'ordre ; que doué d'une portion d'activité, s'il ne l'emploie pas au bien, il l'emploiera au mal. Elle prit du goût pour l'occupation ; ses progrès furent rapides, parce que ce n'étoit pas incapacité, mais paresse, qui l'avoit jusqu'alors empêché de se livrer à

l'étude. La trempe forte et courageuse de son ame ne lui donnoit aucun goût pour les arts de pur agrément ; aussi eut-elle peu de succès dans la musique : on ne contraignit pas sur cela ses desirs. Elle s'occupa avec ardeur à l'étude de l'histoire, si importante aux grands de la terre, parce qu'elle seule leur dit la vérité sans ménagement. Elle avoit une grande aptitude aux mathématiques, et les savoit d'une manière rare pour une femme, et ne se plaisoit pas moins aux ouvrages de son sexe, où elle excelloit. Ses occupations la retenoient dans l'intérieur de son appartement, où elle goûtoit les charmes de l'amitié, avec les filles de madame de Makau, qu'elle chérissoit comme ses sœurs.

La cour étoit devenue très-brillante par le mariage du Dauphin et de ses frères. Louis XV ne jouit pas long-temps du plaisir de voir ses petits-fils unis à des Princesses aimables : la mort l'enleva trop tôt pour la France. Il avoit paru perdre de vue les intérêts du Peuple, entraîné par l'habitude des plaisirs : il les eût abjurés, si le ciel l'avoit rendu au vœu du petit nombre de ses serviteurs qui savoient apprécier tout ce dont il auroit été capable, s'il eut voulu se donner la peine de régner par lui-même. Madame Elisabeth fut très-sensible à sa mort ; il étoit le seul qu'elle eut appelé du doux nom de père. Comment ne l'auroit-elle pas regretté ? il étoit si bon, si aimable avec ses enfans !

Mais la Princesse étoit trop jeune pour prévoir encore tout ce que cette mort pouvoit avoir de terrible pour elle et ses frères. Etrangère aux intrigues de la cour, elle ne savoit pas le mal que produiroient les différens intérêts des Princes et de la Reine; quant aux siens, elle ne doutoit point que son frère ne s'en occupât; et se confiant à sa tendre amitié, elle n'eut aucun doute qu'il ne fît son bonheur dans tous les instans de sa vie.

Elle éprouva un vif chagrin au moment où madame Clotilde partit pour aller épouser le Prince de Piémont : ce fut le 27 Août 1775. Depuis que madame Elisabeth étoit devenue l'émule des vertus de sa

sœur, elle avoit su apprécier tout son mérite ; et sa tendresse pour elle, étoit d'autant plus vive, qu'elle étoit fondée sur la plus parfaite estime. Madame de Marsan conduisit madame la Princesse de Piémont dans les Etats de son beau-père.

Chaque pas de cette longue route fut marqué, comme je l'ai dit dans un autre ouvrage, par de bonnes œuvres : elles auroient dû attirer les bénédictions du ciel sur les jours de cette auguste Princesse. Mais ses décrets sont impénétrables à nos foibles lumières ; il permet dans sa sagesse que ses élus soient éprouvés : comme l'or passe au creuset pour sortir plus pur et sans mélange, ainsi l'épouse d'Emmanuel a souffert

de grandes douleurs; mais elle en sera récompensée dans les demeures célestes, où elle se réunira aux augustes victimes qui l'y ont précédée. Dans les différens séjours que madame de Piémont fit pour se rendre à Lyon, un de ceux qui plut davantage à sa piété, fut celui qu'elle fit chez monsieur l'Evêque de Nevers, dont j'ai cité les grandes vertus, et celles de sa sœur qui partageoit ses soins charitables (1).

---

(1) C'est par erreur que dans les mémoires de madame de Lamballe tome 2, page 9, on nomme monsieur l'Evêque de Nevers, *Tandeau*, il se nommoit Jean-Antoine *Tinseau*, né à Besançon en 1697, d'une famille distinguée par les vertus et les talens militaires.

Madame la Princesse de Marsan à son retour en France, se retira de la cour. Madame la Princesse de Guémenée, qui avoit la survivance de sa charge, entra en exercice. Il y avoit une extrême différence entre ces deux dames ; et quoique madame Elisabeth fut encore fort jeune, puisqu'elle n'avoit que onze ans, il étoit impossible qu'elle ne la sentît pas. Son esprit étoit déjà formé et sa marche étoit tracée ; elle étoit bien sûre de ne pas s'égarer, puisqu'elle avoit pour guide le flambeau de la religion : trop heureuse de se procurer par l'exercice constant des vertus qu'elle demande à Dieu, cette résignation sublime qui rendra madame Elisabeth pour la pos-

térité un sujet d'admiration et de respect.

Quelque tendresse que le Roi eût pour sa sœur, qui lui devenoit de plus en plus nécessaire, par le besoin qu'il avoit d'épancher son ame dans la sienne, lorsqu'elle étoit oppressée par les chagrins inséparables de la suprême puissance, il pensa à l'établir en la mariant à un infant d'Espagne. Je ne puis rendre un compte certain des motifs qui firent manquer cette alliance; le secret du cabinet des Princes parvient rarement jusqu'à l'historien: mais ce que je puis assurer, c'est que madame Elisabeth ressentit plus de joie que de tristesse de la rupture de ce mariage. C'étoit bien un

Bourbon qu'elle auroit épousé en s'unissant au fils du Roi d'Espagne; mais cette branche s'est tellement naturalisée dans ce pays, où la fortune l'a transplantée, qu'on ne reconnoît plus dans cette cour l'aménité des mœurs françaises; et il auroit été très-difficile à madame Elisabeth de s'y trouver heureuse. On parla aussi de la marier au Duc d'Aost, second fils du Roi de Sardaigne. Le bonheur de se trouver réunie à une sœur dont l'absence lui étoit douloureuse, auroit pu lui faire desirer ce mariage; mais on réfléchit que la seconde place à la cour de Savoie ne convenoit pas à une fille de France. Il ne fut donc plus question de mariage; et madame Elisabeth qui se détachoit

chaque jour d'un monde périssable, ne vit dans la difficulté de lui trouver un époux digne de ses hautes destinées, qu'un moyen de se livrer, sans contrainte, à son goût pour la retraite et les plaisirs purs de l'amitié.

Elle obtint, peu de temps après, de son frère, l'agrément d'avoir sa maison, quoiqu'elle n'eut encore que quinze ans. Cette indépendance au milieu d'une cour adonnée aux plaisirs les plus tumultueux, auroit pu être dangereuse pour une aussi jeune Princesse; mais madame Elisabeth avoit déjà la maturité que l'on n'obtient que par les années; et attachée par les liens de l'amitié et de la reconnoissance, aux dames

qui avoient dirigé ses premiers pas dans le monde, elle s'appuya de leurs sages avis, pour éviter les démarches hazardées. Sa prudence fut telle que personne n'a osé, même dans le temps que la calomnie pesoit sur les têtes les plus innocentes, se permettre un soupçon sur sa constante vertu.

Au sein des plaisirs d'une jeunesse folâtre, se formoient sourdement ces partis qui divisèrent les membres de la famille royale. Madame Elisabeth n'en eut jamais d'autre que celui de ses frères, et conserva avec ses belles-sœurs tous les dehors de l'amitié. Elle ne mesura jamais son sentiment pour elles, qu'en raison du bonheur

qu'elles procuroient à ceux qui lui étoient si chers. On peut dire que cette Princesse possédoit au suprême degré cette politique chrétienne, qui ne cache de ses sentimens que ce qui pourroit blesser la charité ; aussi ne la vit-on jamais, dans les temps les plus orageux, en mésintelligence ouverte avec personne de la famille royale. C'étoit elle, au contraire, qui rapprochoit ceux qui cherchoient à se désunir ; et jugeant avec sagacité les intérêts divers, elle fut toujours pour eux l'arbitre de la vérité et de la justice.

Cependant, il ne devoit pas être facile de vivre avec des caractères si différens. Le Roi avoit reçu du

ciel toutes les vertus qui constituent l'homme de bien. Mais, soit négligence de ceux qui l'avoient élevé, soit qu'il est dans la nature humaine de n'être jamais parfait, Louis XVI avoit des défauts, rachetés par de si grandes vertus, qu'il n'en étoit pas moins pour sa sœur l'être le plus intéressant; mais il étoit dépourvu de graces, ses manières étoient brusques : confiant parce que la bonté l'est toujours, lorsqu'il s'appercevoit qu'on le trompoit, il entroit en fureur; c'étoit l'indignation du juste. Dans un séjour où l'on étoit accoutumé, comme le dit Labruyère, à ne voir que des hommes froids et polis, ce caractère devoit paroître étrange; et ceux qui ne jugent que l'écorce,

étoient loin d'apprécier le meilleur des hommes. Il passoit sa vie à réfléchir aux moyens de faire le bonheur de son peuple. Simple, économe, appliqué à l'étude, ne se délassant des pénibles fonctions de la royauté que par le travail des mains ou l'exercice de la chasse; détestant tout ce qui tenoit à l'aparat; n'ayant jamais aimé que la Reine, pour qui son goût avoit même été long-temps avant de se déclarer; méprisant les femmes qui n'avoient pas de mœurs; disant aux courtisans dont les affaires étoient dérangées (et il y en avoit un grand nombre) des choses dures: il devoit être bien étranger à son siècle, et encore plus à la cour. Aussi trouvant peu de vertus autour de lui, il les cherchoit dans

le peuple, où il croyoit qu'elles s'étoient réfugiées, parce que dans ce temps la soumission à laquelle on l'avoit réduit, le forçoit à dissimuler ses passions; ce qui persuadoit au Roi que moins les hommes étoient civilisés, meilleurs ils étoient : idée dont l'expérience a démontré la fausseté, mais que l'on peut pardonner à celui qui, se croyant le père de tous les Français, pensoit se devoir à la partie de ses enfans qui étoit la plus foible. Combien cette opinion devoit paroître ridicule à nos agréables de la cour! comment auroient-ils pu apprécier celui en qui ils ne retrouvoient ni leurs goûts ni leur façon de penser? Il n'y avoit donc qu'un petit nombre d'hommes sensés qui eussent pour

lui la vénération que devoit inspirer un si jeune Prince n'aimant que ses devoirs, et donnant à l'Univers le spectacle de la simplicité au faîte des grandeurs, de la modération quand tout l'éclat pouvoit plier sous sa puissance, et d'un Roi préférant le titre de pacificateur aux plus brillantes conquêtes.

Monsieur ayant infiniment d'esprit, mais qu'il concentroit en lui-même, supportant avec peine d'être né au second rang, et prouvant, par la dignité dont il s'entouroit, combien la première place eût flatté son orgueil, auroit cependant mieux convenu à la nation Espagnole qu'à la nôtre. Son front portoit l'empreinte des soucis dont il étoit dévoré.

voré, on eût plutôt reconnu en lui un descendant de Charles-Quint, qu'un petit-fils de Henri IV. La politique ne l'abandonna pas dans les jours orageux de la révolution ; et tandis qu'il venoit à la Mairie applaudir en apparence à tout ce qui avoit détruit la gloire de sa maison, il préparoit son départ pour l'Allemagne, et le préparoit avec autant de soin et de prudence, que l'on en mit peu pour celui de son malheureux frère.

Monsieur le Comte d'Artois, beau, plein de graces, de l'humeur la plus enjouée, ne paroissoit mettre de prix au rang où la fortune l'avoit placé, que parce qu'elle lui donnoit la facilité de jouir de tous les plai-

sirs qui voloient sur ses pas. Il étoit réellement l'image des Français, tels qu'ils étoient avant la révolution. Ont-ils gagné ou perdu à changer leur brillant coloris contre les manières républicaines ? Les femmes diront que non, mais leur jugement est peut-être partial. Quoi qu'il en soit, l'aimable Comte d'Artois avoit leur suffrage; et comme à ses qualités extérieures il joignoit de la bonté, de la sensibilité, on le comparoît à Henri IV : et ce fut peut-être cette comparaison qui le détermina à passer chez l'étranger, pour chercher les moyens de relever le trône ; et en cela il s'éloigna totalement de son modèle, car Henri ne sortit pas de France pour défendre ses droits : mais il avoit été

élevé dans les camps, et son petit-fils dans la cour la plus voluptueuse; il étoit difficile qu'ils eussent la même manière de juger, et qu'ils pussent agir par les mêmes moyens dans des circonstances semblables.

Tels étoient nos trois Princes. On peut juger par cette esquisse imparfaite, mais vraie, de leur caractère, qu'il dût se former à la cour trois partis. Les honnêtes gens qui sont toujours en petit nombre se rangèrent près du Roi, les hommes habiles politiques composoient la cour de Monsieur. Tout l'essaim de la jeunesse et des hommes sans autres projets que d'obtenir des graces, parce que les graces donnoient de l'argent, et que l'argent sert à procurer toute sorte de plai-

sirs, furent de la société intime du Comte d'Artois. Parmi cette troupe de charmans étourdis, un homme, que dis-je! un monstre, le plus proche parent de la maison régnante, d'Orléans, puisqu'il faut le nommer, ne paroissant occupé que des mêmes futilités, entraînoit le jeune Prince aux dépenses les plus extravagantes, sachant bien que le Roi qui aimoit sincèrement ses frères, et sur-tout le Comte d'Artois, ne lui refuseroit rien, et qu'ainsi il embarrasseroit les finances, ce qui étoit le moyen le plus sûr de tout bouleverser dans l'état. Ce n'est pas que je croie qu'il eût à cette époque un projet formé; mais les hommes immoraux qui l'entouroient, se servoient de lui pour préparer leur

affreux complot : ce sont eux qui firent germer par son exemple tous les vices qui, de la cour, se répandirent dans la majorité de la nation, et rendirent infructueuses les vertus du monarque.

La Reine, jeune, vive, aimant les plaisirs de son âge, devoit se plaire naturellement avec le Comte d'Artois, dont les goûts se rapprochoient des siens ; aussi étoient-ils très-liés, ce qui n'auroit pas dû surprendre ; et j'avoue que je ne saurois, sans gémir, penser que la corruption des mœurs ait été portée au point de faire à la Reine un crime de trouver son beau-frère aimable, et de se plaire dans sa société.

Madame la Comtesse d'Artois

qui aimoit tendrement son mari, et cherchoit les occasions de se rapprocher de lui, étoit de toutes les parties de la Reine et du Prince : celui-ci avoit pour sa femme de l'attachement et des égards ; et malgré ses nombreuses infidélités, elle n'avoit pas à se plaindre de son indifférence. Il lui donna des marques les plus touchantes de tendresse, dans une maladie fort grave, dont elle fut attaquée; tout le temps qu'elle fut en danger il ne quitta pas sa chambre, et contribua, par ses soins, à son parfait rétablissement. Il est certain que ce Prince avoit le cœur excellent, et qu'il ne pouvoit voir souffrir sans en être vivement affecté. Un jour allant à Villers-Cotterets, un postillon, de la

poste de Lévignan, qui conduisoit sa voiture, fut renversé, et foulé par son cheval ; le Comte d'Artois descendit aussitôt, ordonna qu'on portât le blessé dans une mauvaise auberge du village, où il s'assura avec une extrême bonté s'il n'y avoit rien à craindre pour les jours de cet homme, ne le quitta pas qu'il fut pansé, et lui donna de l'argent pour qu'il ne remontât à cheval que parfaitement guéri. Ce fait me fut attesté par l'aubergiste, chez qui je m'arrêtai le lendemain. Cette femme avoit les larmes aux yeux en me le racontant, et elle me dit, avec la naïveté villageoise : ah ! madame, si vous aviez vu Monseigneur, comme il étoit ému, j'ai cru qu'il se trouveroit mal, tant il

étoit pâle; c'eût été un Seigneur de sa cour qu'il n'en auroit pas été plus touché, et ce n'étoit pourtant qu'un pauvre postillon. Voilà de ces traits qui trop souvent échappent à l'Histoire, et qui cependant peignent d'autant plus le caractère, que là c'est la nature qui se fait connoître, qu'il n'y a ni ostentation ni orgueil, et que tout est dû à une tendre compassion, sentiment bien précieux dans tous les hommes, mais sur-tout dans les grands.

Madame avoit une gravité dans les manières lorsqu'elle paroissoit en public, qui en imposoit, et sembloit être la critique de la popularité de la Reine, qu'elle n'aimoit pas, sur-tout depuis que Marie Antoi-

nette avoit des enfans : la douleur qu'elle ressentoit de n'en pas avoir, la certitude de n'être jamais Reine, et le peu d'affection de son mari, lui donnoient un air chagrin qui la faisoit moins aimer ; cependant, elle a beaucoup d'esprit et d'instruction.

Je ne répéterai pas tout ce que j'ai dit dans d'autres ouvrages, de Mesdames, tantes du roi ; il étoit peu de femmes plus aimables, et elles prouvoient que la vertu et la piété ne nuisent pas aux charmes de l'esprit : aussi le Roi et madame Elisabeth se plaisoient infiniment dans leur société, sur-tout dans celle de madame Adelaïde, qui avoit toujours aimé le Roi comme

une mère, et s'étoit occupée de lui dès ses premières années, lorsque tout le monde sembloit le négliger.

Telle étoit la cour dans les années qui précédèrent la révolution. Les Princes et les Princesses du sang, si l'on en excepte madame la Princesse de Lamballe et son exécrable beau-frère, y venoient peu; et les querelles des Parlemens, que j'ai traitées avec assez de détails dans les mémoires de la Princesse de Lamballe, avoient accoutumé les Princes du sang à avoir des opinions différentes de la branche réguante: comme si tout leur éclat n'eût pas tenu au trône, dont ils auroient dû être les plus fermes soutiens. Il sembloit que cette tige des Bourbons,

dont les nombreux rameaux ombrageoient les trônes d'une partie de l'Europe, s'étoit affoiblie en s'étendant, et que loin de former un faisceau de puissance, chaque branche ne cherchoit qu'à s'isoler des autres. Ils étoient loin alors de prévoir les suites funestes de cette désunion, qui étoit encore secrette.

Madame Elisabeth ne l'ignoroit pas ; et le chagrin qu'elle en éprouvoit, lui rendit plus sensible la séparation d'une des amies de son enfance. Madame la Baronne de Makau avoit marié sa seconde fille au Marquis de Bombelles, qui partit avec son mari pour Ratisbonne, où le Marquis étoit Ministre du Roi. Madame Elisabeth n'aimoit pas cette

charmante femme, comme les grands aiment ceux qui les approchent, mais comme on aime, lorsque les goûts, les opinions, et surtout l'estime, unissent deux cœurs faits pour s'apprécier. O vous qu'une si touchante amitié avoit liées sur la terre qui n'étoit pas digne de vous posséder, avec quel doux ravissement vos ames se sont-elles retrouvées dans les demeures célestes! Là, plus de rang qui impose des obligations, plus de révolution qui sépare les amis: s'aimer et se voir sans cesse est le bonheur destiné à ces ames heureuses. Mais à l'époque dont j'écris les événemens, madame de Bombelles ne pouvoit rester auprès de madame Elisabeth, pendant l'absence d'un époux qui

lui étoit cher. Son éloignement fut si pénible à la Princesse, que peu de temps après elle se l'attacha en la nommant dame pour l'accompagner ; cette place n'ajouta rien au respect et aux sentimens que la Marquise avoit pour madame Elisabeth, mais seulement autorisa madame de Bombelles à se partager entre elle et son époux, puisqu'elle avoit des devoirs à remplir envers l'un et l'autre. Ceux qui ont connu le Marquis de Bombelles, savent combien il est aimable ; lorsqu'il étoit à la cour, ses talens répandoient dans la société de madame Elisabeth, le plus grand charme. Fait par son instruction, pour remplir les postes importans que le Roi lui confioit, il enchantoit ses amis

par son goût exquis pour les arts de pur agrément : sa facilité pour la musique étoit surprenante ; il jouoit la comédie comme nos meilleurs acteurs, et souvent il représentoit devant la Princesse nos plus jolis opéra : sa femme, sa charmante sœur ; le frère et la sœur de sa femme, le secondoient avec autant de graces que de décence. Madame Elisabeth se plaisoit à ces amusemens, qui rendoient cette société d'autant plus aimable, que l'étiquette en étoit bannie sans que l'on fût jamais tenté de s'écarter du respect que les vertus de la Princesse auroient inspiré quand elle n'eût pas été fille de nos Rois. Elle venoit familièrement chez mesdames de Makau et de Bombelles. J'ai eu

l'honneur de l'y voir: elle n'y entroit pas sans donner l'ordre que personne ne se dérangeât; ses manières étoient simples et nobles, et on éprouvoit un plaisir extrême à la voir, parce qu'elle étoit l'image de la bonté.

Un des plus grands plaisirs de la princesse étoit d'aller passer des journées à Saint-Cyr. Les dames qui avoient présidé à son éducation avoient été élevées dans cette maison, où il sembloit que s'étoient réfugiées les mœurs graves et augustes qui caractérisèrent les dernières années du règne de Louis XIV. Je ne sais si tous ceux qui ont eu l'avantage d'être introduits dans l'intérieur de cette mai-

son respectable , ont éprouvé le même sentiment que moi ; mais je sais bien qu'il me sembloit , en traversant ses vastes galeries , y voir encore les traces des pas de madame de Maintenon et de Louis le Grand. Ce n'étoit pas leur mémoire que ce bel établissement me rappeloit , il me sembloit qu'ils y existoient encore; et lorsque j'assistai au Salut dans la tribune de madame de Maintenon, je croyois à chaque instant qu'elle alloit y venir. Oui , elle étoit encore vivante au milieu de ses filles. Grands de la terre , quels sont les fastueux trophées élevés à votre gloire, qui fassent éprouver un semblable sentiment ! Tous attestent que vous étiez mortels, et que l'orgueil

a été forcé d'avoir recours au marbre pour préserver votre nom de l'oubli. Madame de Maintenon trouva dans sa bienveillance un moyen d'échapper aux ombres du trépas, en donnant à tout ce qui respiroit à Saint-Cyr, une portion de son ame. C'étoit elle encore qui dirigeoit tout ce qui se faisoit dans cet asile de la vertu et des talens ; là s'allioient, comme dans les beaux jours du règne de Louis XIV, la vraie piété avec la vraie magnificence, la plus extrême régularité avec les plaisirs innocens, les instructions solides jointes aux talens agréables : c'est cet étonnant accord qui distingue véritablement le règne de Louis le Grand. De son temps, où vivoient les Bossuet, les

Pascal, les Fénélon, les Corneille, les Racine, les Boileau, on ne pensoit pas qu'on ne pouvoit être pieux qu'en étant imbécille. De même, à Saint-Cyr, on formoit des femmes charmantes, et qui n'en étoient pas moins pénétrées des devoirs de la religion. Rien ne remplacera la perte de cet établissement, auquel on ne pouvoit en comparer aucun autre.

Madame Elisabeth en étoit si persuadée qu'elle se plaisoit dans cette maison plus que par-tout ailleurs. On assure même que peu de temps avant la révolution, fatiguée des intrigues de la cour, elle avoit le projet de se retirer à Saint-Cyr, pour y vivre de la vie spirituelle;

mais c'étoit à cela seul que se bornoient ses desirs. Jamais, à ce que m'a assuré quelqu'un qui avoit le bonheur de vivre dans son intimité, elle ne forma le dessein de s'engager par des vœux ; cependant, on l'avoit assuré, et même dit que le roi s'y étoit opposé, et que c'étoit la cause de la disgrace d'une de ses dames qui lui conseilloit, dit-on, de se faire Carmélite ; mais l'éloignement de madame de ***. tient à d'autres intrigues que je développerai plus tard.

Madame Elisabeth alloit aussi prendre des leçons de l'abnégation des grandeurs, auprès de sa tante, madame Louise, qui avoit échangé les pompes de la cour contre

le cilice et la bure, et qui se trouvoit heureuse de mériter par ses austérités une place au banquet céleste. C'étoit aux Carmélites que madame Elisabeth unissoit ses prières à celles de la sainte princesse dont je viens de parler, pour demander à Dieu de répandre ses graces sur ce frère qui lui étoit si cher. Elle le prioit de le rendre heureux, ses vœux ne furent point exaucés dans ce monde périssable; mais que sont quelques années de douleurs les plus vives, en comparaison de la gloire dont il est en possession ? Elles ne furent donc point infructueuses, ces prières si ferventes de l'amour fraternel ; ce furent elles qui obtinrent à ce malheureux prince la résignation

sublime qui lui fit supporter, sans se plaindre, les plus indignes traitemens, et changèrent son sceptre en palme du martyr. — Je ne demande pas mieux, disoit quelquefois le Roi à sa sœur, que vous alliez voir notre tante, à condition que vous ne l'imiterez pas : Elisabeth, j'ai besoin de vous. Ce mot eût suffi pour que cette princesse n'eût pas suivi sa vocation pour cet état respectable. Elle aimoit trop tendrement son frère pour l'abandonner ; mais elle n'en étoit pas moins pénétrée de vénération pour la fille de Saint-Louis, et pour ses sœurs en religion, avec lesquelles elle conserva des relations après la mort de son auguste tante ; ce qui persuada que madame de ***, cherchoit à

engager la princesse à prendre l'habit des filles de Sainte-Thérèse, quoique, je le répète, il n'en fut rien : d'ailleurs, il ne faut que se rappeler le mobile des actions humaines, l'intérêt, pour être certain que jamais madame d'***. ne l'y engagea. Elle qui comptoit sur la faveur qu'elle avoit auprès de madame Elisabeth, peut-on penser qu'elle eût pu conseiller à son auguste maîtresse de s'enfermer dans un cloître où elle n'auroit plus eu aucune communication avec la cour, et où elle auroit perdu toute son influence ? Croire une telle idée à madame d'***. c'est lui attribuer un zèle pour la religion, au-delà des vertus humaines.

Peu de temps après que le Roi

fut monté sur le trône, la Reine le détermina, ainsi que ses frères, à se faire inoculer. Ceux qui croient que ce qui n'a pas toujours été connu est dangereux, trouvèrent que cette princesse avoit infiniment hasardé en leur conseillant cette salutaire opération, qui réussit cependant à merveille, au grand chagrin des détracteurs de cette importante découverte. Pour ne pas l'accréditer, on alla jusqu'à dire que l'inoculateur effrayé de la tâche qui lui étoit imposée, ne fit que feindre l'opération : rien jusqu'à présent n'a prouvé cette assertion, puisque notre malheureux Roi est mort sans avoir été attaqué de cette maladie à qui si peu de personnes échappent, et que ses

frères ne l'ont pas encore eue. Mais sans attribuer à un dessein prémédité, le peu de force qu'eût l'irruption, il faut savoir que deux causes peuvent produire cet effet : la première, que les princes n'avoient pas, ou avoient peu de dispositions dans le sang à cette maladie; la seconde, que la qualité de la petite vérole dont on se servit, n'étoit pas arrivée au point de maturité. J'ai entendu dire au célèbre Suton, que toute l'habileté de l'inoculateur consistoit à saisir ce point : trop tôt elle ne développe pas le germe, trop tard elle porte avec la maladie que l'on cherche, des fièvres putrides. On peut dire de l'inoculation, comme de toutes les opérations de l'art, que tout

son

son succès dépend de celui qui l'emploie : mais il n'en est pas moins certain que c'est la découverte la plus utile qu'on ait pu faire ; et tous ceux qui ont un véritable amour de l'humanité, gémiront de ce que le gouvernement ne s'occupe pas, comme nos voisins, de la rendre universelle. Pourquoi ne veut-on pas être frappé de cette vérité, que de seize personnes attaquées de la petite vérole, il en périt une, et que de cent inoculées, on ne peut en admettre qu'une, tout au plus; et même il est prouvé que c'est toujours la faute de l'inoculateur, ou du peu de précaution de ceux qui soignent le malade. Ainsi, loin de faire un crime à la reine d'avoir engagé le roi à éviter un danger dont il

venoit de voir un si terrible exemple dans la personne de son aïeul, on devoit lui rendre des actions de graces pour cet avis salutaire : mais les préjugés en France seront toujours les maîtres de l'opinion.

Madame Elisabeth avoit l'esprit trop juste pour conserver un préjugé que l'expérience détruisoit chaque jour ; aussi se détermina-t-elle à se faire inoculer. Ce fut à Choisi que monsieur Goëtz fit l'opération qui réussit parfaitement ; pendant ce temps, elle fut entourée de toutes les personnes de la famille royale qui ayant eu naturellement, ou par l'inoculation, cette cruelle maladie, ne la redoutoient point. La princesse n'avoit pas voulu se pré-

server seule de ce fléau de la beauté et trop souvent de la vie. Soixante jeunes filles pauvres furent inoculées en même temps qu'elle, et reçurent les mêmes soins. Ainsi, cette ame sensible se complaisoit à étendre sur une classe alors trop dédaignée, le bienfait que nous devons à nos voisins. Hélas ! ils nous ont fait assez de mal, pour qu'au moins nous profitions de leurs lumières en médecine ! Aucune des jeunes filles n'eut à regretter d'avoir eu confiance dans les bontés de la princesse, et elles eurent toutes à se louer de sa bienfaisance. Si tous les gens riches en faisoient autant, combien de sujets on conserveroit à l'état ! Mais je n'ai pas entendu dire qu'aucune autre personne ait

eu cette pensée avant madame Elisabeth, ni qu'elle ait été imitée. La princesse recouvra promptement la santé, et ne perdit rien de ses attraits, qui étoient à cet instant dans leur plus grand éclat.

Elle n'étoit pas d'une beauté parfaite ; mais sa figure et toute sa personne avoient ce charme et cette dignité, compagnes inséparables de la vertu, et on trouvoit en elle la majesté qui convient à la fille des Rois. Son front, siège de la candeur, avoit la noblesse de celui des Bourbons ; il étoit couronné par des cheveux, chatains plantés dans la plus grande perfection. Son nez, ayant conservé la forme qui caractérise la physio-

nomie de son illustre maison, étoit cependant beaucoup plus fin. Son regard portoit dans les cœurs l'impression de la sensibilité et de la mélancolie qui faisoient l'agrément de ses yeux qui, sans être très-grands, étoient de la forme la plus agréable, et avoient, sans peindre la volupté, une douceur inexprimable qui n'appartient qu'aux yeux bleux. Sa bouche, où l'on voyoit errer le doux sourire, n'étoit pas petite, mais vraiment belle; et lorsque ses lèvres de corail s'entrouvroient, elle laissoit apercevoir les dents les plus blanches et les mieux rangées. Les graces avoient pris plaisir à arrondir le contour de son visage qu'embellissoit un teint de lys, animé du co-

lors de l'innocence et de la santé, qui lui donnoit cet embonpoint sans lequel il n'existe point de charmes. Sa taille au-dessus de la médiocre, avoit pourtant un défaut qui choquoit infiniment dans ce temps ; c'étoit d'être plus courte que ne le demandent les belles proportions. Rien n'avoit pu remédier à ce tort de la nature, qui s'étoit plu, excepté cette légère tache, à former Elisabeth pour enchanter tous ceux qui avoient le bonheur de l'approcher. Telle étoit à seize ans cette aimable princesse, lorsqu'elle reparut à la cour, dont elle devoit faire les délices et l'édification.

Le Roi fut de toute la famille

royale celui qui éprouva une joie plus sincère du rétablissement de sa sœur ; il l'aimoit avec une tendresse qui ne se démentit pas un seul instant. Et qui mérita plus que notre auguste Princesse, cette affection ? Chaque année ajoutoit à la solidité de son esprit, et à sa prudence. Plus le terrain où elle marchoit devenoit difficile, plus elle opposoit de réserve à s'engager dans les divisions qui trop malheureusement existoient dans cette famille infortunée : ce fut une des causes de leur malheur. Je sais que je vais déplaire à ceux qui veulent que tout soit comme ils l'imaginent, ou qu'ils ont intérêt à le faire croire; qui ne savent que louer ou blâmer au delà de la vraisem-

blance, et qui lorsqu'ils se sont formé une idée, traitent d'absurde tout ce qui la contrarie : mais j'écris pour dire la vérité, sans autre but que de la faire paroître dans tout son jour. Je ne recherche point la gloire, je ne crains pas le blâme, parce que je n'appartiens à aucun parti.

Je vais donc chercher à résoudre un problême qui, je l'avoue, m'a paru à moi-même pendant long-temps très-insoluble. Comment se faisoit-il qu'il y eût une si grande intimité entre la Reine et madame Elisabeth, qui avoient des opinions diamétralement opposées ? Sans donner aucune créance aux libelles qui déchiroient Marie-

Antoinette dans les jours même de sa gloire, je ne veux croire que ce qui frappoit les yeux, et ce qu'on ne peut nier, sans faire dire à tous ses contemporains que l'on est pour le moins extrêmement partial. Personne ne rend plus que moi hommage aux grandes qualités de la Reine, et aux graces que la nature lui avoit départies. Mais est-il donc des êtres parfaits, surtout lorsqu'ils n'ont d'autre moyen pour parvenir à cette perfection, que ceux de la nature humaine? Il n'appartient qu'à la religion de faire ce miracle : et certes, on ne persuadera à personne que la Reine fût vraiment animée de son esprit. Il a suffi de la voir assister au service divin; elle y paroissoit comme

au spectacle : le plaisir qu'elle avoit d'être vue et admirée, la suivoit jusqu'aux marches du sanctuaire. Et n'auroit-on pas pu lui dire comme monsieur de Coetlosquet, évêque de Limoges, disoit à monsieur le comte d'Artois : — « Monseigneur, j'ai une grace à vous demander ; c'est de ne pas aller à la messe ». J'avoue que je n'ai jamais compris, quelqu'opinion que l'on pût avoir, comment on se permettoit de venir dans un lieu de prières, sans y apporter au moins l'extérieur de la piété. Si vous ne croyez pas, pourquoi y venez-vous ? pourquoi arracher aux malheureux la seule consolation qui leur reste, et je dirai plus, le seul frein qui les empêche de se révolter contre

ce partage si inégal des biens de la terre ? Hélas ! ceux qui ont détruit le respect de la religion, ont été les premières victimes de l'impiété. Mais n'anticipons point sur les faits, et voyons s'il est vrai qu'il y eut jamais une véritable intimité entre la Reine et sa belle-sœur.

Je ne sais s'il y a une convention tacite entre tous les écrivains de chaque parti, pour rejeter tous les mêmes choses vraies ou fausses : il sera alors inutile que nos neveux cherchent à connoître la vérité ; car ils ne trouveront dans les écrits des contemporains, que haine et calomnie d'un côté, et flatterie excessive de l'autre. Pour moi, je le répète, je dis ce que j'ai vu, ce que

des gens dignes de foi et bien instruits m'ont confié ; et je ne crois pas que la Reine, dont les dernières années l'ont couverte de gloire, ait besoin pour passer à la postérité au rang des femmes illustres, qu'on dissimule les fautes de ses premières années, fautes qui furent, comme je l'ai dit, l'ouvrage de ses ennemis et de ses faux amis, qui jugeant tout ce qu'elle pouvoit être, s'ils l'eussent laissé à elle-même, l'entraînèrent dans des erreurs pardonnables pour une princesse aussi jeune, et entourée de ce qui peut séduire. Mais il n'en est pas moins vrai que les manières de la Reine, qui eussent fait d'elle la plus aimable particulière, ne pouvoient s'accorder avec les mœurs graves et pieuses

de madame Elisabeth, et former cette amitié si vive que l'on veut persuader avoir toujours existé entre les deux belles-sœurs. Je parle des beaux jours du règne de Louis XVI; et lorsque je peins l'intérieur de cette famille, dans le temps où tout sembloit voler au-devant de leurs desirs, il ne faut pas en inférer que les sentimens des Princesses ne changeassent pas lorsque le poids du malheur les eût réduites à n'avoir plus d'autre soutien contre l'adversité, que la réunion de leurs cœurs.

Mais il n'en est pas moins vrai que jusqu'à ce moment madame Elisabeth fut l'amie du Roi et non celle de la Reine, et que ce ne pou-

voit être autrement; car les Princes ne sont pas d'une autre trempe que le reste des hommes. Rien n'est plus démontré, qu'ils ont les mêmes passions, les mêmes foiblesses, et que la seule différence, c'est que le rang où le ciel les a placés les rend bien plus importans, parce que de leur moindre caprice peuvent résulter les plus grands changemens dans l'état. La révolution ayant détruit le prestige qui environnoit le monarque et sa famille, considérons-les un instant comme celle de simple particulier : supposons un frère aimant tendrement sa sœur, ayant pris l'habitude d'avoir en elle la plus extrême confiance, fondée sur l'estime due à ses vertus; que ce frère et cette sœur aient

tous deux les mêmes opinions, et sur-tout les opinions religieuses, que l'on sait être le lien le plus fort, parce qu'il embrasse un temps infini : n'est-il pas certain que si le frère épouse une femme étrangère, douée d'un esprit supérieur, mais que l'âge n'a pas encore mûrie, belle, vive, légère comme le sont les graces, aimant le plaisir sans réfléchir aux dépenses qu'il entraîne ; cette femme, dis-je, peut inspirer un amour très-vif à son époux, mais elle n'aura jamais sa confiance au même degré que sa sœur, dont nécessairement sa belle-sœur sera jalouse, parce que toute femme veut avoir seule l'empire sur l'esprit de son mari. Voilà ce qui existoit entre le Roi et la Reine, et madame Elisa-

beth. Mais ce qui se borne entre deux belles-sœurs de la classe ordinaire à de légers instans d'humeur qui, si elles ont, comme les deux Princesses, un fond de bonté et d'aménité, ne troublent point la paix de la famille, deviendra un foyer de cabales et d'intrigues dans une cour où tout ce qui l'habite a un intérêt extrême à suivre l'affreux système de Machiavel, de diviser pour régner. Il est donc certain que l'on dût tout employer pour désunir la Reine et madame Elisabeth, et que si l'on n'y parvint pas entièrement, c'est que d'un côté la piété éminente de la petite fille de Louis XV ne lui auroit pas permis d'avoir l'apparence d'un tort avec la femme de son frère, et que

d'un autre la Reine, naturellement aimante, oublioit dans la société douce et sûre de sa belle-sœur, les raisons qu'elle avoit de la redouter. Mais certainement, dans cette position respective, elles ne pouvoient être amies intimes; car l'amitié veut le bonheur de son ami aux dépends du sien: ce sentiment unit les ames, donne les mêmes goûts, la même manière de voir; et certes malgré tout ce qu'on a pu dire et écrire à ce sujet, ces deux Princesses n'avoient et ne pouvoient avoir cette parfaite conformité, sans laquelle il n'existe pas de solide amitié.

D'ailleurs, que d'événemens avoient dû leur donner des senti-

mens opposés ! Je n'en citerai qu'un, qui est si public qu'on ne peut le révoquer en doute : dans la malheureure affaire du colier, la Reine livra le Cardinal de Rohan à l'inimitié du Roi. Tout le monde sait les liens qui unissoient cette éminence à mesdames de Marsan et de Guémenée, par qui madame Elisabeth avoit été élevée. Ses bontés pour tout ce qui tenoit à cette maison, prouvent assez qu'elle lui étoit chère. Si la politique ou un sentiment bien plus digne de l'ame d'Elisabeth, l'amour de la paix, qui étoit sa suprême vertu, lui imposa silence, il n'en est pas moins vrai qu'elle ne put voir sans chagrin la disgrace de cette famille ; et si elle avoit été l'amie intime de la Reine,

il n'est pas douteux qu'elle eût obtenu d'elle de ne point donner d'éclat à cette malheureuse affaire, que la cour avoit tant de moyens d'assoupir, ou qu'elle eût partagé le courroux de sa sœur. Heureux pour la Reine, si ses amis eussent été ceux de madame Elisabeth, car ils lui auroient fait voir tout le danger qu'il y avoit pour elle de se livrer dans cette occasion à son ressentiment ! Ce fut à ce sujet que madame d'***. dont j'ai déjà parlé, qui tenoit par les liens de la reconnoissance à la maison de Rohan, se permit de parler à madame Elisabeth d'une manière très-libre de la Reine. Sa Majesté en fut informée, et dit : *Je sais que madame d'***. parle mal de moi à Elisa-*

beth, cela m'est assez indifférent ; mais si elle m'ôtoit la tendresse de ma fille (Madame existoit déjà et étoit en état d'entendre), *elle auroit tout à redouter de moi ;* paroles qui prouvent que la Reine n'attachoit pas un grand prix à l'amitié de sa belle-sœur. Marie-Antoinette crut en effet s'appercevoir que sa fille étoit moins caressante avec elle, et elle demanda au Roi la destitution de madame d'***. qui ne reparut plus à la cour. Madame Elisabeth la vint voir à Paris, pour la consoler de sa disgrace, preuve encore que la Reine n'étoit pas l'objet le plus cher de ses affections; mais comme on lui fit observer que c'étoit s'aliéner entièrement le cœur de sa belle-sœur, en mon-

trant tant de bontés à quelqu'un dont sa Majesté avoit sujet de se plaindre, elle cessa ses visites, étant toujours prête à sacrifier tout, pour l'union de la famille royale, qu'elle regardoit avec juste raison comme le seul rempart contre les factions qui commençoient à s'agiter.

Lorsque l'ame est fortement frappée du douloureux souvenir d'événemens terribles, ils semblent embrasser tous les temps qui les ont précédés. En vain on veut jeter un coup-d'œil sur les scènes riantes qu'ils ont fait disparoître, on ne peut y fixer ses regards. Ainsi, lorsque je veux représenter à mes lecteurs l'aimable et vertueuse Elisabeth, brillante de graces et d'attraits,

que l'éclat de son rang relevoit encore ; lorsque je veux la suivre dans la marche tranquille des innocentes occupations qui remplissoient ses jours, des fantômes effrayans se présentent et m'entraînent loin de mon sujet. Je veux peindre la fille de nos rois, dans le rang où le ciel l'avoit placée, et au sein des plaisirs purs de l'amitié, et je ne vois sous ses pas que l'abîme où les scélérats l'ont plongée. Ecartons cependant ces funestes images, et reprenons le cours des événemens que ma triste préoccupation me presse de parcourir, pour ne m'occuper que du sujet de nos longues douleurs.

Dès que madame Elisabeth eut

renoncé, par attachement pour son frère, à s'unir à un Prince étranger, elle desira vivement de se voir revivre dans ses neveux. Déjà madame la Comtesse d'Artois lui avoit donné ce doux plaisir, et le Duc d'Angoulême, dont la beauté étoit l'image de celle de son père, lui étoit cher. Hélas ! Elle ne se doutoit pas que lui seul adouciroit les douleurs cruelles de la fille dont la Reine devint mère peu d'années après. Au moment de la naissance de Marie-Charlotte, madame Elisabeth lui voua des sentimens de mère ; nous verrons par la suite de ce récit, avec quelle religieuse exactitude elle en remplit les devoirs. Elle l'aima dès le berceau ; et la jeune Princesse répondant à

son affection, ne la distinguoit pas dans son cœur, de son auguste mère. Rien n'étoit si aimable que Madame Royale, c'étoit le portrait de Marie-Antoinette; et pour qui a connu la Reine dans sa jeunesse, c'est faire un éloge complet de ses charmes. Avec quelle satisfaction madame Elisabeth la voyoit croître! Quelle haute destinée ne présageoit-t-elle pas pour la petite-fille des deux plus grandes maisons de l'Europe! Quel souverain ne tiendroit pas à l'honneur de s'allier par elle à tout ce qu'il y avoit alors de plus noble et de plus illustre sur la terre! Apeine sa quatorzième année sera-t-elle commencée, que tout le faste qui environne son berceau disparoîtra; et il ne lui restera pas pendant sa

longue

longue captivité que les vertus dont sa tante lui a donné l'exemple, et l'héroïque courage qu'elle a puisé dans le sang de la fille des Césars.

Les Français qui à cette époque idolâtroient la Reine, partagèrent la joie que le Roi ressentit en devenant père; ils se flattèrent qu'il auroit un successeur: alors ils regardoient Louis XVI comme le meilleur des Rois, ils devoient désirer qu'il eût un fils qui lui ressemblât. Madame Elisabeth unissoit ses vœux à ceux de la nation; ils furent exaucés, la Reine donna le jour à un Prince. Avec quelle joie son auguste tante le serra contre son cœur! Le Roi étoit au comble du bonheur.

Deux jours après la naissance du Dauphin, le Roi, Monsieur, monsieur le Comte d'Artois et madame Elisabeth étoient dans l'appartement du jeune Prince, qui, comme l'on sait, donnoit sur la terrasse; le peuple alors avide de voir l'héritier du trône, se pressoit contre la grille qui régnoit le long des fenêtres: elles étoient ouvertes. La Princesse avoit quelque ressemblance avec sa belle-sœur, pour ceux qui ne la connoissoient qu'imparfaitement. Monsieur le Comte d'Artois entendit une femme qui disoit : « tenez donc, je crois que la Reine est là. ». Il prit sa sœur par la main, et la faisant avancer, il dit : Oui, mes amis, c'est la Reine, la mère du Dauphin; vous voyez qu'elle est

bien rétablie ; oh ! c'est affaire à elle de donner des Princes à la France : et puis de rire, non d'une manière à désobliger ceux à qui il faisoit cette plaisanterie, mais avec cette franche gaîté qui invite à partager le plaisir qu'on éprouve. Le public fut aisément désabusé de sa première erreur ; mais il vit avec plaisir ceux qui dans ce temps avoient la suprême puissance, converser familièrement avec le peuple, et se prêter à une innocente gaîté. Qui auroit dit que ce qui auroit dû rendre ces Princes chers aux Français, deviendroit une arme cruelle, dont leurs ennemis se serviroient pour les perdre ?

Il y eut des fêtes dans toute la

France, et les régimens de la Reine se signalèrent par celles qu'ils donnèrent. Les Poëtes célébrèrent à l'envi les charmes et les qualités de la mère du Dauphin. Elle vint à Paris avec madame Elisabeth. J'ai donné dans les mémoires de mad. de Lamballe, un détail très-circonstancié de tout ce qui se passa dans cette journée mémorable. Mais il m'étoit échappé une observation, que je crois qu'aucun des auteurs qui ont recueilli tout ce qui a trait à ces illustres infortunés n'a point faite: c'est que le Roi vint à l'Hôtel-de-Ville avec la Reine, le 21 Janvier 1782; le 21 Janvier, Louis XVI est reçu par sa bonne ville de Paris: on lui donne un repas splendide, un bal où la femme du premier Eche-

vin se trouve infiniment honorée de danser un menuet avec sa Majesté ; des illuminations, un feu d'artifice, attestèrent la joie publique, un concours immense se presse sur la route ; l'air retentit des cris de *vive le Roi* ; des larmes d'attendrissement coulent de tous les yeux : c'est un père qui vient au milieu de ses enfans. Et dix ans après, le même jour, à la même heure, ces mêmes Parisiens, ces mêmes Français, voient avec douleur, il est vrai, mais sans avoir l'énergie de s'y opposer, ce même Roi traîné à l'échafaud !!! O ! qui pourroit penser que c'étoit le même peuple ? Aquelles profondes et douloureuses réflexions un changement si subit ne doit-il pas nous livrer ! Qui comptera désor-

mais sur la stabilité des honneurs et de la gloire humaine ? Dix siècles ont vu croître la puissance des enfans de Hugues Capet, et moins de dix années l'ont réduite en poudre. Mais dix jours, dix mois, dix ans, dix siècles, ne sont qu'un instant dans l'éternité ! C'est dans cette immensité que notre foible entendement ne peut comprendre, que tout ce qui change sur la terre devient inaltérable. C'est-là que Louis et sa sœur ont reçu la récompense de leurs vertus, et qu'ils n'ont plus à craindre que les fêtes soient changées en supplice, et le trône en échafaud.

Rien certainement ne pouvoit à cet instant donner l'idée d'une aussi

terrible catastrophe ; mais il n'en est pas moins vrai que madame Elisabeth, dont la piété croissoit avec les années, attachoit peu de prix à ces grandeurs périssables, et ne trouvoit de bonheur à être née dans un rang aussi élevé, que par la facilité qu'il lui donnoit de faire des heureux.

Sa bienfaisance ne se bornoit pas aux seuls infortunés qui se trouvoient sous ses pas ; tous ceux qui lui faisoient parvenir le récit de leurs malheurs, étoient sûrs qu'elle les adoucissoit de tout son pouvoir. La veuve d'un Officier-général, âgée de soixante ans, que des événemens imprévus avoient réduite à la plus profonde misère, étoit atta-

quée d'une maladie qui l'auroit conduite au tombeau, par les douleurs les plus cruelles, si elle ne s'étoit pas décidée à se faire faire une opération terrible, et qui exigeoit des frais considérables, et surtout des soins et un choix d'alimens que son extrême pauvreté ne lui permettoit pas de se procurer.

Un Capitaine de dragons qui l'avoit connue autrefois, l'ayant retrouvée dans la ville où il étoit en garnison, fut sensiblement touché de sa situation. Il n'étoit pas riche, il n'avoit pas les moyens de venir à son secours; mais ce qu'il ne pouvoit faire par lui-même, il chercha à le procurer à cette infortunée. Il avoit des relations avec madame

d'***. dont j'ai parlé, et qui à cette époque étoit encore à la cour. Il lui écrivit en la priant de mettre sous les yeux de madame Elisabeth, l'affreuse position de cette femme respectable. Dès que madame d'***. l'eut fait connoître à la Princesse, celle-ci ordonna sur-le-champ d'envoyer à cette veuve infortunée vingt-cinq louis, et de lui faire part qu'elle lui accordoit une pension sur sa cassette. On se figure aisément la joie que cette dame éprouva; l'opération réussit : elle prit tout ce qui étoit nécessaire à son rétablissement, et elle vécut pour bénir chaque jour la généreuse Princesse à qui elle devoit la vie et la santé : heureuse si sa mort a précédé celle de sa bienfaitrice; car elle ne pos-

sédoit rien que les dons de madame Elisabeth ! J'ai cité ce trait, parce que j'en suis certaine, et qu'il s'est passé sous mes yeux. Combien d'autres ne pourrois-je pas rapporter, qui peignent la sensibilité de cette Princesse ! Il est si doux de rappeler des actions vertueuses ; elles consolent d'être né dans un siècle dont les crimes feront frémir la postérité.

Madame Elisabeth avoit beaucoup de bontés pour la fille d'une de ses dames ; cette jeunepersonne, aimable et vertueuse, ne pouvoit trouver à se marier, dans un temps où le luxe, porté à son dernier terme, rendoit très-onéreuses les places à la cour, dont le traitement

ne pouvoit suffire à l'entretien des dames attachées. Il se présentoit un parti avantageux pour mademoiselle de C***; mais les parens exigeoient cinquante mille écus de dot. Madame Elisabeth pouvoit les demander pour cette jeune personne au Roi, qui ne lui auroit pas refusé cette grace; mais c'eût été une charge de plus pour l'état, qui n'étoit déjà que trop obéré. Quel parti prendra notre auguste Princesse? Laissera-t-elle son amie sans établissement, ou la dotera-t-elle aux dépens du pauvre, qui paie toujours les bienfaits de ceux qui gouvernent? Son ingénieuse amitié trouvera le moyen de suivre ce que lui dicte son attachement pour mademoiselle de C***, et les principes

de justice dont elle ne s'est jamais écartée un instant. Lorsque le Roi avoit donné à sa sœur une maison, outre sa cassette, dont les fonds étoient entièrement employés en aumônes, il avoit ajouté vingt-cinq mille francs par an pour des diamans et bijoux. Madame Elisabeth obtint de son frère que ces vingt-cinq mille livres seroient comptés six ans de suite au mari de mademoiselle de C***; et j'atteste, pour le savoir de gens dignes de toute confiance, que la Princesse se priva pendant ces six années d'ajouter à ses diamans. Combien cette action présente de vertus ! la générosité que l'on dira peut-être tenir au sang qui couloit dans ses veines ; ensuite la modération dans sa manière

de voir. Et quand on pense que c'est une jeune Princesse, née avec des passions vives, et qui dans sa première enfance ne supportoit pas la plus légère contradiction, on ne peut s'empêcher d'être pénétré de respect pour les vertus qu'elle avoit acquises, par la réflexion et la morale évangélique.

Dans le temps où, comme je l'ai dit dans d'autres ouvrages, nos Princes n'ayant pas les mêmes goûts, commencèrent à desirer d'avoir des habitations particulières, et ne regardèrent plus Versailles que comme le théâtre de la représentation, ils acquirent chacun des maisons de plaisance. Monsieur acheta Brunois, célèbre par la grande fortune

et les qualités estimables de son premier propriétaire, et par les folies de son fils. Belle-Vue devint la retraite de Mesdames, tantes du Roi. Monsieur le Comte d'Artois eut Bagatelle, dont le nom peignoit assez la légèreté de son maître. La Reine obtint le petit Trianon, où elle fit bâtir et tracer des jardins charmans, qui attestent son goût; cependant, elle trouva que ce séjour étoit encore trop près de Versailles, elle acquit du Duc d'Orléans Saint-Cloud, que Voltaire peint dans ces vers :

Lieu aujourd'hui charmant, retraite aimable et sûre,
Où triomphent les arts, où se plaît la nature.

Le Roi échangea Ambroise où la

cour n'alloit jamais, contre Rambouillet. Madame eut la Chaumière, à la butte de Mont-Borond, dans les avenues de Versailles, où elle oublioit la morgue espagnole pour traiter familièrement les ouvriers qu'elle employoit à orner ses jardins dans le genre anglais.

Il n'y avoit que madame Elisabeth qui n'avoit point de maison de retraite; car pour une Princesse dont les mœurs étoient aussi pures, elle ne pouvoit desirer avoir une habitation à elle, que pour s'y livrer, sans distraction, aux douces occupations de son ame. Le Roi qui savoit que sa sœur ne vouloit point lui demander de faire une acquisition, parce qu'elle craignoit d'aug-

menter les charges de l'Etat, voulut la surprendre, en acquérant pour elle la jolie maison de madame la Princesse de Guémenée à Montreuil, dont cette dame avoit été obligée de se défaire, lors des désastres de sa fortune. Madame Elisabeth dans son enfance avoit souvent été dans cette agréable habitation, et sa Majesté savoit qu'elle lui plaisoit; elle se fit donc un plaisir de l'engager à y aller avec la Reine, sans lui dire son projet; et quand elle y fut, sa belle-sœur lui dit: vous êtes chez vous. La Princesse fut très-sensible à cette attention de leurs Majestés, et elle se trouva heureuse dans cet asyle, qu'elle consacra à l'amitié. Mais une des jouissances les plus vives

que cette propriété lui fit éprouver, fut de pouvoir donner à madame la Baronne de Mackau une petite maison qui dépendoit de la sienne, et dont le jardin limitrophe avoit une porte de communication avec le sien. Madame de Mackau s'y établit avec sa famille, en sorte que son auguste élève étoit sans cesse avec elle. Madame Elisabeth aimoit madame de Mackau comme une mère, et traitoit mesdames de Bombelles et de Souci avec la familiarité que l'on a avec des sœurs. Une seule de ces dames a survécu à madame Elisabeth, et le souvenir des bontés de cette Princesse lui est toujours présent; elle ne peut entendre prononcer son nom sans répandre des larmes : éloge d'au-

tant plus précieux, qu'aucun intérêt n'en corrompt la pureté, et qu'il n'est qu'un hommage rendu aux vertus de cette Princesse, qui méritoit un meilleur sort.

O douce société de Montreuil, heureux ceux qui étoient admis dans ton sein !

Lorsque le voyageur vient considérer avec une admiration mêlée d'horreur, les beautés gigantesques des Pyrenées, et que suivant un sentier glissant et rapide il rencontre dans les sinuosités des montagnes un vallon dont un ruisseau limpide entretient la fraîcheur ; il s'y repose avec délices, et le préfère aux scènes magnifiques, mais effrayantes, qui ont frappé ses regards :

de même Montreuil, près du théâtre des intrigues, offroit la simplicité, la liberté des champs, et sur-tout la constante et sûre amitié.

Qui n'a pas entendu chanter la romance du pauvre Jacques ? Et cependant peu de personnes savent ce qui en a donné l'idée à son aimable auteur. Les goûts simples de madame Elisabeth avoient beaucoup de rapport avec ceux de sa bisaïeule la duchesse de Bourgogne, mère de Louis XV. Elle se plaisoit comme l'élève de madame de Maintenon à suivre tous les détails de la laiterie. Elle eut envie de faire venir de Suisse des vaches d'une grande beauté ; et pour qu'elles fussent soignées

comme dans leur pays, elle desira d'avoir la fille de quelque Pâtre du Valais, et le choix tomba sur une qui se nommoit Marie. Elle étoit belle, simple et naïve, comme on l'est dans ces montages. Elle avoit atteint son dix-huitième printemps et son cœur avoit fait un choix, son père n'en avoit pas encore été instruit; car elle craignoit qu'il ne s'opposât à sa tendresse pour Jacques, parce que Jacques étoit pauvre : mais l'amour connoît-il la fortune. Quand Marie venoit dans la prairie, elle trouvoit toujours, sur un banc de rocher, un bouquet des plus belles fleurs; elle savoit bien qui l'avoit apporté; elle le mettoit à son côté en disant : c'est mon pauvre Jacques qui a pensé à

moi ; puis elle s'asseyoit à l'ombre d'un pin , et tressoit des corbeilles, regardant toujours si Jacques ne venoit pas. Souvent il se cachoit dans un petit bois voisin , et faisoit raisonner son chalumeau. Marie l'écoutoit , et avoit bien envie d'aller entendre de plus près ces sons si doux pour son cœur ; mais elle n'osoit, et se contentoit de reprendre en chantant les derniers sons que son ami avoit joués. Alors il arrivoit en courant , et un doux baiser étoit sa récompense ; puis il s'asseyoit auprès d'elle , ils se disoient toujours les mêmes choses , et toujours elles leur paroissoient nouvelles. Tant que la belle saison dura , Jacques et Marie furent heureux , parce qu'il n'y avoit pas

un jour où ils ne se réunissoient. Lorsque les neiges forcèrent les pasteurs à chercher sous leurs toits rustiques un abri et à se réchauffer par l'haleine de leurs bestiaux, Marie fut obligée de rester tout le jour auprès de sa mère ; aussi attendoit-elle le printemps avec une grande impatience. Déjà l'allouette avoit fait entendre son chant précurseur des beaux jours. Déjà Jacques avoit trouvé l'occasion d'offrir à Marie un bouquet de jacinthes et de violettes, et ils s'étoient donné rendez-vous auprès d'un petit bois de chênes verds, pour le premier jour où les vaches iroient à la prairie ; ils comptoient tous les deux les heures, jusqu'à ce moment fortuné, lorsqu'un in-

connu se présenta à la cabane du père de Marie. — Je viens, dit-il, pour acheter les quatre plus belles vaches de votre troupeau ; c'est, ajouta-t-il, pour la sœur du Roi de France. — Oh ! interrompit le Pâtre qui avoit servi dans les gardes de Louis XV, c'est donc pour madame Elisabeth ! — Oui, c'est pour elle-même. — Eh bien ! je vais choisir, reprit le vieux soldat, ce que j'ai de plus beau et de meilleur ; c'est pour la petite fille de Louis XV. Je l'ai vue à l'instant qu'elle est née, je l'ai vue qu'on la portoit encore sur les bras ; elle promettoit déjà d'être aussi belle et aussi bonne que le sont tous les princes de cette maison. — Il me vient une idée, puisque, brave

homme, vous avez le bonheur de les connoître, donnez-moi cette jeune personne, dit-il en montrant Marie, qui sûrement est votre fille, je l'emmenerai à Montreuil, dans la maison de la Princesse, qui demande une jeune fille du pays pour soigner les bêtes que vous me vendez. En seriez-vous fâché?—Oh! si j'en serai fâché, pour cela tout au contraire, ce seroit pour elle bien de l'honneur. Marie écoutoit et ne disoit rien; mais quelqu'honneur que son père trouvât à lui faire garder et soigner les vaches de la sœur d'un Roi, elle ne pouvoit penser à s'éloigner de Jacques sans le plus vif chagrin. Mais son père lui ordonna de partir, et il fallut obéir; car dans ces pays où la nature

conserve

conserve ses droits, l'autorité paternelle a toute sa force. Cependant Marie trouva le moment de s'échapper un instant, et elle fut trouver le pauvre Jacques dans la prairie, pour lui faire part de ce que son père exigeoit d'elle. Jacques étoit au désespoir. Marie chercha à le consoler. — On assure, lui dit-elle, que la princesse dont je soignerai la vacherie, est la bonté même; elle verra que je suis triste, elle me demandera ce qui me chagrine. Je lui dirai, j'aime Jacques, madame : et puis comme elle est riche, car la sœur d'un Roi doit l'être, elle te donnera de l'argent; tu me demanderas en mariage à mon père, je reviendrai ici, et nous serons heureux. Jacques consolé par les douces

paroles de son amie, reprit courage. Marie en avoit moins qu'elle ne paroissoit en avoir, et quand elle eut quitté Jacques, elle se mit à pleurer, et elle disoit: je ne le reverrai plus. Le jour du départ arriva, son père lui recommanda de servir madame Elisabeth aussi fidèlement qu'il avoit servi son aïeul, et sa mère d'être aussi sage à la cour qu'elle l'avoit été dans ses montagnes. Marie arriva à Montreuil avec le costume montagnard, qui lui seyoit à ravir. Madame Elisabeth lui parla avec sa bonté accoutumée. Marie rougit et ne répondit pas. Chaque jour elle voyoit la princesse, et elle avoit beau se dire à elle-même: si j'avois le courage de parler à

ma bonne maîtresse, elle auroit pitié du chagrin qui me dévore ; mais la parole expiroit sur ses lèvres. Parmi les dames attachées à madame Elisabeth, madame de Bombelles étoit une de celles qui avoient le plus de cette douce affabilité qui gagne la confiance ; elle voyoit Marie : ses soins constans, son air sage, lui plaisoient ; mais elle étoit étonnée de sa tristesse, elle l'entendoit soupirer, et elle lui en demanda la cause. La jeune fille qui n'attendoit que d'être interrogée, raconta, en baissant les yeux et roulant le coin de son tablier dans ses doigts, l'histoire de ses amours. La marquise l'écouta avec intérêt, et lui dit qu'elle trouveroit le moyen d'en instruire

la princesse. Madame de Bombelles entretint le soir son mari et sa sœur des chagrins de Marie. Madame de Travanet, qui joint à la sensibilité, à l'esprit le plus séduisant, des talens qui rarement se trouvent réunis, composa sur le champ les paroles et la musique de cette romance si connue, mais qu'on revoit toujours avec un nouveau plaisir.

ROMANCE

Du Pauvre Jacques.

Pauvre Jacques, quand j'étois près de toi,
Je ne sentois pas ma misère.
Mais à présent que tu vis loin de moi,
Je manque de tout sur la terre. *Bis.*

Quand tu venois partager mes travaux,
Je trouvois ma tâche légère.
T'en souviens-tu, tous les jours étoient
beaux :
Qui nous rendra ce temps prospère ?
Pauvre Jacques, etc.

Quand le soleil brille sur nos guerêts,
Je ne puis souffrir sa lumière.
Et quand je suis à l'ombre des forêts,
J'accuse la nature entière.
Pauvre Jacques, etc.

Il fut convenu qu'on l'apprendroit à Marie et qu'elle la chanteroit lorsque madame Elisabeth viendroit dans le jardin où cette jeune fille étoit toujours avec son troupeau. Elle avoit une voix douce et flexible ; l'air s'accordoit si bien avec les paroles, et les paroles

avoient tellement l'expression du sentiment naïf de l'amour villageois, que cette jeune fille l'apprit en très-peu de temps, et malgré sa timidité la chanta au moment où la princesse passoit. Madame Elisabeth s'arrêta pour l'entendre : elle demanda à Marie qui lui avoit appris cette chanson ? — L'amour, répondit madame de Bombelles ; et elle raconta à son auguste maîtresse les amours de Marie. Madame Elisabeth, pour qui une occasion de faire des heureux étoit le bonheur suprême, assura Marie qu'elle s'occuperoit d'elle : — Et de Jacques, dit tout bas la Valaisienne ? — Oui, répondit la princesse, et de Jacques. Madame de Bombelles fut chargée de faire

écrire au père de Marie pour lui demander son consentement, et à Jacques pour l'instruire de son bonheur. Le jeune homme vole à Montreuil, où il fut marié à l'objet de son amour. Madame Elisabeth leur fit bâtir une cabane dans son jardin, leur donna un terrain pour le cultiver ; et lorsque cette famille s'accrut, elle se félicita de voir augmenter le nombre des cœurs qui la bénissoient chaque jour.

Que de traits semblables je pourrois recueillir ! mais je n'ajouterai que celui-ci : il étoit d'usage pour porter les barquettes (1), de prendre

(1) Les barquettes étoient des es-

des porteurs de chaises de la place, et ils étoient attitrés à telle ou telle cuisine. Le nommé Buisson étoit un de ceux attachés à madame Elisabeth. Un jour qu'il portoit le dessert pour le dîner de la Princesse, en montant l'escalier de marbre le pied lui glissa, et pensant aussitôt que si la barquette tomboit, toute la porcelaine de grand prix qu'elle renfermoit, seroit cassée, il la soutint en portant sa tête contre le mur; rien ne fut brisé, mais le malheureux reçut une si violente commotion qu'il s'évanouit, ce qui

---

pèces d'étuves en forme de chaise à porteur, qui contenoient les plats des Princes et Princesses; on s'en servoit également pour porter le dessert.

mit un moment de retard dans le service; madame Elisabeth en demanda la cause : l'ayant sue, elle en fut touchée jusqu'aux larmes, et ordonna que Buisson fût porté à l'infirmerie pour y être traité comme les garçons de la maison : on lui donna tous les soins que son état exigeoit. Se trouvant en état de recommencer ses travaux accoutumés, il sortit de l'infirmerie, et reçut de la Princesse une récompense dont il ne jouit pas longtemps, car au bout de quarante jours il mourut subitement, laissant une femme et beaucoup d'enfans dans la misère. On le dit à la Princesse, qui sollicita elle-même M. le Prince de Condé d'accorder la pension à la veuve. Le grand

maître avoit peine à y consentir, parce que Buisson n'étoit que journalier ; mais madame Elisabeth fit valoir tant de sensibilité, que ce malheureux étoit mort par l'excès de zèle, que M. le Prince de Condé lui accorda la pension des veuves, de vingt sols par jour ; mais la Princesse trouvant que cette modique somme ne suffisoit pas pour l'entretien de cette nombreuse famille, en ajouta autant de sa cassette, et répara ainsi, autant qu'il étoit en elle, la perte douloureuse que cette veuve et ses enfans avoient faite par la mort du pauvre Buisson.

C'est ainsi que les jours de cette aimable Princesse étoient marqués par des bienfaits. Avec quelle satis-

faction elle devoit se rendre compte à elle-même d'une vie si pure! Aussi sa dévotion n'avoit rien d'âpre, et ne l'empêchoit pas d'avoir une douce gaîté, et de se livrer à tous les amusemens qui ne laissent après eux aucun remords. Elle avoit donné dans sa première jeunesse des bals, où étoient admises toutes les filles des gentilshommes attachés à la cour; dans ces réunions, où la décence s'allioit avec les plaisirs, elle étoit d'une affabilité qui enchantoit toutes celles qui avoient l'honneur d'y être admises : sans rien perdre, comme je l'ai déjà dit, de la dignité de son rang, on regrettoit qu'elle ne fut pas une simple particulière, pour l'aimer sans contrainte. Elle partageoit son temps entre la lec-

ture, le travail des mains où elle excelloit, et l'exercice du cheval qu'elle aimoit passionnément. Elle y avoit infiniment de graces et d'assurance; souvent le Comte d'Artois étoit de ses courses: il étoit après le Roi, celui de ses frères qu'elle chérissoit le plus. Elle profitoit de ces momens de liberté, pour lui donner quelques avis, auxquels le jeune Prince répondoit en riant; mais il n'en avoit pas moins pour sa sœur la plus tendre amitié, et si ses passions eussent parlé moins haut, il l'auroit écouté avec plus de fruit. Les promenades de la Princesse avoient un but cher à son cœur, quand elle se dirigeoit dans la cabanne du pauvre. C'est sous le chaume que la grandeur semble

acquérir plus d'éclat ; c'est-là que les bienfaits trouvent des cœurs vraiment reconnoissans, parce que les maux qu'ils font cesser sont si cruels, qu'il est impossible que ces bienfaits ne fassent pas une profonde impression dans des ames simples, dont les seuls desirs se bornent à ne pas manquer du strict nécessaire. J'entends souvent calomnier l'habitant des campagnes : pour moi je ne puis croire que le père de famille qui se livre sans cesse aux plus durs travaux, pour procurer à ses enfans du pain noir, et qui bénit le ciel lorsqu'il ne lui manque pas, puisse être méchant. Madame Elisabeth, que l'on n'accusera pas de cette popularité qui étoit devenue si à la mode à la cour,

alloit chercher le vieillard infirme, la veuve délaissée, dans les hameaux qui environnent Versailles, et elle ne se mêloit pas avec la tourbe populaire qui venoit le soir sur la terrasse, pour s'accoutumer, à force de familiarité, à perdre tout respect pour ceux qui avoient la puissance; respect nécessaire envers ceux qui gouvernent, leur autorité fût-elle, comme dans certaine république, d'une seule journée. Non-seulement le chef d'une grande nation doit tenir le peuple à une distance qui ne lui laisse pas appercevoir ces légères taches qui sont dans l'espèce humaine, mais il faut encore que sa famille (sur-tout dans un gouvernement héréditaire) suive la même conduite.

C'est en cela que la Reine avoit manqué de politique, et je crois bien que cette faute pardonnable, puisqu'elle tenoit en elle à l'envie de plaire, avoit été l'ouvrage de ses ennemis ; ils connoissoient mieux qu'elle le caractère du Français, qui s'ennuie de tout ce qu'il possède, et desire tout ce qu'on lui refuse. Lorsqu'il n'appercevoit que rarement ceux qu'il appeloit alors ses maîtres, l'ivresse qu'il marquoit à leur vue tenoit de l'enthousiasme. Quand Marie-Antoinette vint sans cesse à Paris, sans le moindre cérémonial, que le soir on la conduisit dans les bosquets de Versailles, on ne vit plus en elle qu'une très-jolie femme, et on publia qu'elle étoit Reine : de cet

oubli à desirer qu'il n'y eût pas de Roi, l'intervalle fut imperceptible. Madame Elisabeth, sans prévoir toute l'étendue des maux dont sa famille étoit menacée, ne pouvoit dissimuler à ses amis qu'elle n'approuvoit pas cet abandon total des anciens usages ; et quoique plus jeune de plusieurs années que Marie Antoinette, elle se seroit permis de lui dire son avis sur une conduite qu'elle croyoit parfaitement innocente, mais dangereuse, si elle n'avoit pas su que les remontrances de madame Adelaïde n'avoient pas été accueillies, malgré la confiance qu'elles méritoient, par la rectitude, la solidité du jugement et de l'esprit de cette Princesse. C'eût donc été inutile de

chercher à contrarier la Reine, qui ne quittoit jamais un plan quand elle l'avoit formé; qualité précieuse si elle avoit eu la suprême puissance, parce qu'elle ne l'eût employée que pour les grandes choses: au lieu que n'entrant pas au conseil, rien ne pouvoit occuper l'activité de son ame, et n'étant pas maîtresse de changer les lois de l'Etat, elle en faisoit pour l'intérieur de la cour, qu'elle vouloit qui fussent exécutées avec autant d'exactitude que s'il eut été question d'un objet important.

L'étiquette lui déplaisoit, elle l'avoit bannie; elle n'auroit pas voulu entendre celui qui lui auroit dit: Madame, vous avez vu votre au-

guste mère ne connoître aucunes de ces gênes consacrées par l'usage des cours, et n'en être pas moins respectée ; mais avez-vous réfléchi que le trône lui appartenoit, *et par droit de conquête, et par droit de naissance ;* que les Autrichiens savoient que le premier qui oseroit oublier l'extrême distance qui la sépare du reste de la nation, pourroit être retranché de la société des vivans, par un seul acte de la volonté de Marie-Thérèse ; tandis que vous, madame, fille des Césars, épouse du plus puissant Roi, vous n'êtes que sa première sujette, que vous pouvez séduire les juges, mais non leur commander : voilà je le répète, ce qu'elle n'auroit pas voulu entendre. Trompée par la ressem-

blance des mots, une reine de France lui paroissoit devoir être la même chose qu'une reine de Hongrie, et elle ne se persuadoit pas qu'en France, une reine n'étoit que la femme d'un Roi; d'ailleurs, quand la différence du pouvoir n'eût pas été extrême, celle du caractère des deux nations exigeoit une conduite bien opposée. L'Allemagne encore assujettie dans la plus grande partie de son étendue aux lois féodales, avoit dans ses habitans des hommes qui pour la plupart conservent les préjugés des premiers siècles de la civilisation de l'Europe; on leur persuade dès l'enfance que les nobles sont d'une espèce infiniment différente des autres hommes; aussi leurs Princes

peuvent-ils se familiariser avec eux, sans craindre que le peuple veuille s'égaler à eux. En France, au contraire, tous vouloient être nobles, et savoient qu'avec de l'argent on le devenoit; et quand on voyoit à la cour dans les premières charges, ceux dont on signaloit encore les maisons dans Paris pour y avoir vendu du drap, ou pour y avoir passé des actes, il étoit impossible que ce prestige des nobles subsistât, parce qu'il n'étoit pas de fils d'artisans qui ne pût se dire: si je fais fortune, que mon fils, mon petit-fils, l'augmentent, peut-être ma sixième génération jouira-t-elle des honneurs du Louvre. Des grands seigneurs aux princes du sang royal, pour le peuple la distance quoi-

qu'immense dans nos lois, étoit à peine sentie; le duc avoit des valets-de-pied, un hôtel magnifique, des chevaux, des voitures brillantes, il étoit donc pour la bourgeoisie *monseigneur*, comme les fils de Hugues Capet. Je me rappelle que dans les premières années de ma jeunesse nous nous réunissions aux Tuileries une troupe d'enfans; les filles du Maréchal de Broglio étoient de nos folâtres amusemens: là les rangs étoient peu conservés; et la fille d'un procureur, dans un mouvement de gaîté, jeta à la tête d'une de celles du Maréchal son mouchoir. Je me rappelle, et crois voir encore la mère de la petite fille, lui faire demander pardon à mademoiselle de Broglio, et dire à sa fille

qu'elle étoit bien osée, d'agir aussi familièrement avec une Princesse du sang. Si la procureuse pensoit ainsi, elle n'étoit pas la seule ; le peuple voyant du même œil le duc et le prince du sang, disoit : et pourquoi ne deviendrois-je pas Duc d'Orléans ou Prince de Condé? Et sûrement un paysan Allemand n'a jamais eu seulement l'idée qu'il pût devenir de la noblesse immédiate.

C'est cette différence dans la façon de penser, qui devoit obliger ceux qui gouvernoient à se conduire d'une manière diamétralement opposée. Le Français naturellement volontaire, parce qu'il a trop d'esprit pour être réduit à un asservissement total, ne pouvoit

être soumis que par les préjugés. Je viens de démontrer que les annoblissemens en avoient détruit une partie; l'extrême facilité d'approcher de la famille royale, acheva de les anéantir : et quand le peuple fut certain que ceux qui commandoient étoient comme lui sujets à l'erreur, il fut bien facile de lui prouver qu'il avoit tort d'obéir; car une chose bien essentielle à observer, c'est que les Français dans les premiers momens de la révolution, étoient si peu mûrs pour la liberté, qu'ils en prononçoient le nom sans en connoître la véritable acception. La liberté, selon eux, n'étoit rien autre chose que de n'obéir à personne; et remplaçant nos vieilles lois par l'anarchie, la France devoit

être ensevelie dans le gouffre où tant de victimes ont été entassées. Il falloit une main bien habile pour ressaisir les rênes de l'Empire, et apprendre enfin aux Français qu'être libre, c'est n'être soumis qu'aux lois faites par ses représentans, et que nul ne puisse s'y soustraire. Mais comme il y a infiniment plus loin de l'affreux dédale où nous étions, à une république bien organisée, que de cette république au gouvernement d'un seul, il a fallu, j'aime à le répéter, un de ces génies rares que la nature montre à quelques époques mémorables, comme pour prouver les plus grandes possibilités de l'esprit humain; et tandis qu'il s'occupe constamment à réparer autant qu'il est possible, des

des maux peut-être irréparables. Je me vois forcé à les rappeler, comme étant en quelque sorte identifiés avec l'histoire de ma malheureuse Princesse, qu'il faut enfin que je suive dans la pénible carrière qu'elle a parcourue depuis 1787 jusqu'à l'instant où ses bourreaux osèrent la déclarer coupable, jour de deuil pour tout ce qui chérit la vertu, mais plein de gloire pour celle qui avoit tout sacrifié à l'amour fraternel, auquel elle immola sa vie, sans laisser échapper un regret.

Fin de la première Partie.

HISTOIRE
DE MADAME
ÉLISABETH
DE FRANCE,
SŒUR DE LOUIS XVI.

SECONDE PARTIE.

J'AI cherché dans la première partie de cet ouvrage à peindre madame Elisabeth. Semblable au lys qui surpasse les fleurs qui l'environnent, et frappe les regards par sa

blancheur éblouissante; cette auguste Princesse, au milieu de la cour, s'y faisoit distinguer par ses qualités supérieures. Tout avoit concouru à rendre son sort heureux, et il paroissoit devoir être toujours tranquille, quand tout-à-coup l'horison se chargea de vapeurs qui enfantèrent les plus terribles orages; alors ce lys se pencha sur sa tige, et tomba sous la faulx de la mort, lorsqu'il n'avoit encore rien à redouter de celle du temps.

Madame Elisabeth étoit parvenue à cet âge intéressant dans les femmes, parce qu'elles unissent la raison aux graces ; elle n'avoit pas encore vingt-trois ans, lorsque le désordre des finances décida Louis

XVI à convoquer l'assemblée des Notables, assemblée qui eût dû porter à ce bon Prince des consolations, et qui fut l'époque dont ses ennemis se servirent pour l'abreuver de douleur. Si ces hommes, les plus recommandables par leur naissance et leurs lumières, eussent voulu de bonne foi répondre aux vues du monarque, il auroit été bien facile alors de réparer des maux qu'il ne falloit que connoître pour les guérir; mais on avoit dès long-temps préparé le piége où l'on vouloit surprendre la cour.

Une monarchie ne peut subsister sans noblesse; c'est une vérité incontestable: il n'y a qu'un Etat populaire ou despotique, qui puisse

se passer d'intermédiaires. Voilà ce qu'on eut l'art de faire perdre de vue au Roi et à la Reine : le premier ne voyoit que le peuple, l'autre que la puissance; l'un crut que sans noblesse il régneroit sur les Français comme un père sur ses enfans, qui n'ont entre eux nulle distinction; l'autre que n'étant plus contrariée par les grands, elle auroit une autorité sans bornes, dont elle n'eût pas abusé pour rendre malheureux les sujets de son époux; car elle étoit naturellement bonne et sensible, mais elle étoit entière dans ses opinions, et en abaissant les grands elle se flattoit que rien ne s'opposeroit à ses volontés. Voilà ce qu'un auteur qui dans ses ouvrages veut peindre Marie-Antoi-

nette comme la Princesse la plus parfaite qui ait existé, ne laisse pas de faire entrevoir.

Louis XVI et son épouse s'occupèrent donc, dans l'assemblée des Notables, beaucoup moins des grands seigneurs que du tiers-état. Les premiers voyant qu'ils étoient dédaignés, se mirent peu en peine de soutenir un prince dont ils n'espéroient point la conservation de leurs priviléges; et loin d'imaginer qu'en abandonnant le Roi, ils ne seroient plus comptés pour rien, ils crurent que sous une nouvelle dynastie ils retrouveroient l'éclat dont la cour paroissoit décidée à les priver : aussi retournèrent-ils dans leurs provinces avec un esprit

de mécontentement que les Orléanistes aigrirent par tous les moyens que l'or du prince et les écrits de la secte philosophique pouvoient leur fournir.

C'est à cette époque qu'il faut placer les causes prochaines de la révolution ; car, comme je l'ai dit ailleurs, elle en avoit d'éloignées qui remontoient dès le temps de la ligue. Qu'on ne s'étonne pas qu'il ait fallu deux siècles, pour détruire une puissance qui existoit depuis quatorze cents ans. Il eût été même possible de reculer ce renversement total de plusieurs lustres. L'Etat, semblable à une machine usée qu'un artiste habile a l'art de faire subsister en replaçant à propos les

rouages, pouvoit, avec de la fermeté et une sage économie, se soutenir encore durant quelques règnes; mais on a brisé les ressorts au lieu de les réparer, et toutes les parties retombant les unes sur les autres, ont causé un tel désordre, que nous devons bénir la Providence d'avoir préservé la France d'un déchirement qui l'eût anéantie.

Madame Elisabeth qui ne pouvoit avoir d'autre intérêt que celui de ses frères, et notamment du Roi, voyoit d'un autre œil que leurs Majestés, les opinions nouvelles. J'ai déjà remarqué que bonne sans familiarité, elle cherchoit à se faire aimer de ceux dont l'existence tenoit à la splendeur de la maison

royale. *Nul ne conserve*, dit M. de Montesquieu, *que ce qu'il aime ; aussi ne voit-on pas de Monarque ne pas aimer la monarchie.* Cependant, Louis XVI ne l'aimoit pas, et aussi il l'a perdue ; je dis qu'il ne l'aimoit pas, car s'il l'eut aimée, il auroit ménagé les grands, qui étoient son plus ferme soutien. La Princesse pensoit, au contraire, que c'étoit d'eux seuls qu'on pouvoit attendre ces marques d'un attachement dont ses aïeux avoient tant de fois reçu des preuves, lorsqu'ils avoient à lutter contre des ennemis étrangers ou domestiques ; tandis que le Roi et la Reine se laissoient entraîner avec une confiance aveugle aux conseils de leurs faux amis. Madame Elisabeth dé-

ploroit en secret l'erreur qui les abusoit. Des lettres qui m'ont été communiquées, et dont on m'a laissé prendre copie, sans me permettre de nommer celles à qui elles ont été adressées, prouvent combien cette Princesse avoit de pénétration et d'énergie : je les rapporterai aux différentes époques où elles ont été écrites.

*Lettre de madame Elisabeth, à madame de ***.*

A Montreuil, le 15. mars 1787.

« Vous me demandez, mon amie, » comment je passe mon temps : » je vous répondrai assez triste- » ment, parce que je vois bien des » choses qui m'affligent. Cette fa- » meuse assemblée des Notables » est réunie.... Que fera-t-elle ? » Rien, que faire connoître au » peuple la situation critique où » nous sommes. Le Roi est de bonne » foi dans les conseils qu'il leur » demande : le seront-ils autant » dans ceux qu'ils lui donneront,

» je ne le crois pas. J'ai peu d'ex-
» périence ; et le tendre intérêt
» que je prends à mon frère, me
» force seul à m'occuper de ces
» objets, beaucoup trop sérieux
» pour mon caractère : mais je ne
» sais, il me semble qu'on prendra
» une marche entièrement opposée
» à celle qu'on devoit tenir. Celle
» qui a la toute puissance, ou qui
» prétend l'avoir, caresse ceux des
» Notables dont elle attend plus de
» complaisance ; vous savez ce
» qu'elle pense des grands, mais je
» crains bien qu'elle ne fasse qu'ac-
» croître leur mécontentement,
» sans gagner l'amitié des autres :
» d'ailleurs, on nous voit de trop
» près, cela a bien plus d'inconvé-
» nient pour les hommes qui vivent

» dans les provinces éloignées, que
» pour Paris où les scènes variant à
» chaque instant, laissent peu d'im-
» pression; mais quand les députés
» retourneront chez eux, que di-
» ront-ils de nous ? Ah ! s'ils ren-
» doient au moins justice au cœur
» du Roi, s'ils apprécioient son
» amour pour le peuple; mais le
» mal frappe bien plus que le bien.
« La Reine est très-pensive, quel-
» quefois nous sommes des heures
» entières seules, sans qu'elle pro-
» fère un mot; elle semble me
» craindre. Eh! qui peut cependant
» prendre un intérêt plus vif que
» moi au bonheur de mon frère ?
» Nos opinions, vous le savez, dif-
» fèrent; elle est autrichienne, et
» moi je suis Bourbon. Mon frère

» d'Artois est tout étonné de ce
» qu'il entend dire, il ne comprend
» rien à la nécessité de ces grandes
» réformes ; il croit, et je serois
» assez de son avis, qu'on aug-
» mente le déficit pour avoir droit
» de se plaindre, et de demander
» les Etats-Généraux : dans la si-
» tuation des choses, ce seroit bien
» mal vu ; mais si on dit au Roi que
» c'est pour le bonheur du peuple,
» il fera tout ce que l'on voudra.
» Monsieur s'occupe beaucoup de
» son bureau, il est plus grave de
» moitié, et vous savez qu'il l'étoit
» déjà assez. J'ai un pressentiment
» que tout cela tournera mal : on
» s'en aimera encore un peu moins.
» Pour moi, si ce n'étoit mon atta-
» chement pour le Roi, je me reti-

» rerois à Saint-Cyr; les intrigues
» me fatiguent, elles ne s'accor-
» dent point avec mon humeur.
» J'aime la paix et le repos; mais
» ce n'est pas dans l'instant où mon
» frère est malheureux, que je me
» séparerai de lui. Je viens ici le
» plus souvent qu'il m'est possible,
» revenez-y le plutôt que vous
» pourrez : j'aurai du plaisir à vous
» y revoir. Adieu, madame; comp-
» tez sur ma sincère affection.

ELISABETH.

Ce que madame Elisabeth avoit prévu arriva; l'assemblée des Notables se sépara sans avoir remédié aux maux de l'Etat. M. de Calonne proposa les fameux édits du timbre et de l'impôt territorial, qui don-

nèrent prétexte au Parlement de demander les Etats-Généraux. Le Roi irrité de voir le premier Prince de son sang prendre parti contre lui, exila à Villers-Cotterets le Duc d'Orléans, et de cet instant le Prince jura la perte de la famille royale. Depuis long-temps il envioit le rang suprême. Insensé qu'il étoit! comment ne se rendoit-il pas la justice que personne n'étoit moins fait que lui pour le remplir! Est-ce qu'il avoit les vues du régent? qu'il se flattoit d'en avoir les grandes qualités? Qu'auroit-il fait d'un sceptre, lui qui ne s'étoit jamais exercé qu'à conduire des chevaux, ou à filer adroitement une carte? C'est au plus s'il eût pu être sultan d'un sérail de l'Asie: comment au-

roit-il su commander à une nation naturellement guerrière ? Si l'on en croit une lettre de lui à un de ses agens, que M. de Monjoye rapporte comme authentique (1), il sentoit bien lui-même son incapacité ; mais une femme, et ceux qui comptoient gouverner sous son nom, le forcèrent à prendre le rôle de conjuré, si fatigant pour lui, que dans cette même lettre il paroît que bien des fois il fut tenté de renoncer à cette hazardeuse entreprise. Ils ne lui en laissèrent point la possibilité, et le menèrent dès les premiers pas si en avant, qu'il

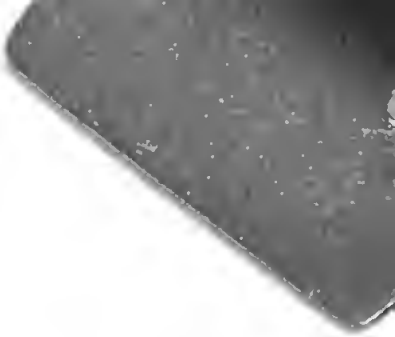
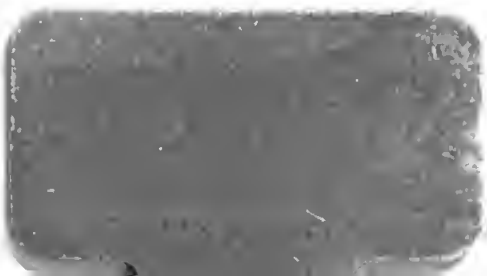
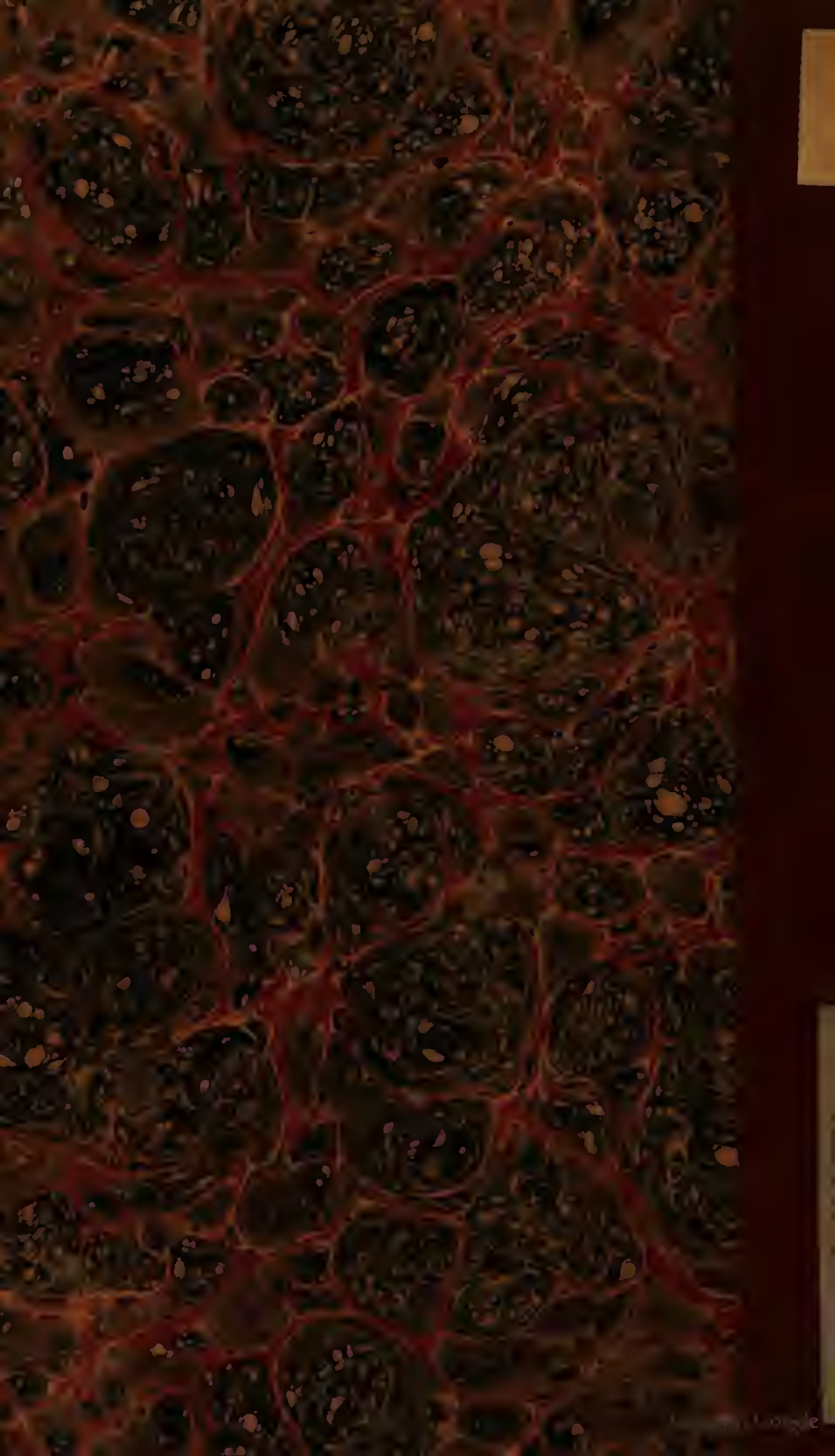
---

(1) L'Histoire de Marie-Antoinette, Reine de France ; page 525.

ne pouvoit plus rétrograder sans craindre de porter sa tête sur l'échafaud, du moins à ce qu'il dit dans cette même lettre. Il étoit impossible qu'il eût l'idée de la clémence du Roi : les scélérats nient la vertu, parce qu'ils n'en peuvent trouver le type dans leur propre cœur.

Il n'en fut jamais un plus gangréné que celui de ce Prince ; n'ayant aucunes bonnes qualités, le vice en occupoit toute la capacité : conjuré obscur, il ne put jamais s'élever à la hauteur du rôle dont on l'avoit chargé. Tout ce qu'il fit est marqué au coin de la bassesse, et il n'y a pas une de ses actions dans le cours de la révo-

lution, qui puisse lui faire pardonner ses crimes, au moins par cette audace qui plaît, malgré qu'on en dise, dans les grands scélérats; elles sont toutes viles, sourdement atroces, ou ridicules. Jamais on n'a vu un homme placé par la fortune dans une situation aussi brillante, il n'avoit qu'à vouloir pour être heureux. Epoux de la plus vertueuse et de la plus aimable des femmes; père d'enfans qui tenoient de leur mère les vertus et les graces; possesseur d'une fortune immense, et premier Prince du sang, il s'est plu à se priver de tous les biens que le ciel avoit réunis sur sa tête, et cela par le seul desir de la vengeance. Il se laissa maîtriser par les factions, sans avoir jamais le

courage d'être chef d'aucune ; il se persuada qu'en établissant un gouvernement populaire, il en seroit le premier magistrat : aimant l'or avec passion, il le prodigua pour soudoyer les plus infâmes brigands, et finit par périr sous leurs coups. Un tel prodige étoit réservé au siècle qui vient de finir ; il faut espérer pour le bonheur de l'humanité qu'il n'en paroîtra plus de semblables.

Fin du tome I.